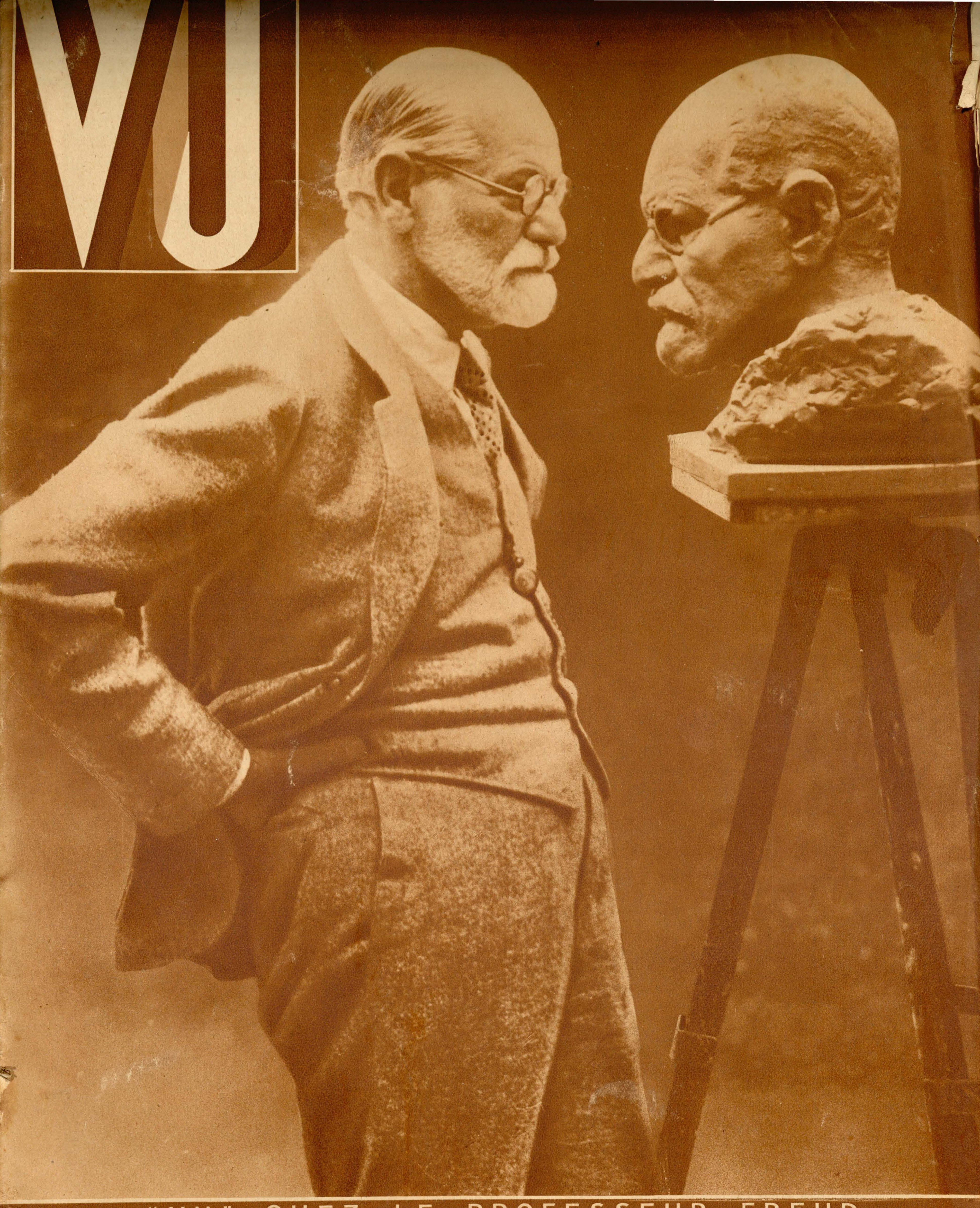


"VU" CHEZ LE PROFESSEUR FREUD

" VU " continue à visiter à travers le monde les grands de ce jour. Aujourd'hui, nous présentons à nos lecteurs le professeur Freud chez qui nous avons pu réaliser un reportage photographique du plus haut intérêt. On lira dans ce numéro l'important interview qu'a donné à notre envoyé spécial le maître de la psychanalyse. Ci dessus, Freud devant son buste, par le sculpteur Nemon.

PARAIT LE MERCREDI
5e ANNÉE N° 227

Directeur : LUCIEN VOGEL
Rédacteur en chef : CARLO RIM

20 JUILLET 1932
PRIX : 2 FRANCS



La sixième étape : Luchon-Perpignan. Le Puymaurens — WIDE WORLD

LE TOUR DE FRANCE

REPORTAGE TÉLÉGRAPHIQUE PAR C.-A. GONNET

UNE étape du Tour de France, c'est un départ livide dans une aube où les maillots des coureurs luisent sous les becs de gaz presque autant que leurs machines. Le petit jour frileux des exécutions capitales ou des expéditions de pêche à la ligne. Les spectateurs aux faces ravagées par la nuit de bocks et de belottes se penchent sur le groupe. Dans un café qui sent le cigare froid, en knickerbockers et chandail, les figurants : journalistes, mécanos, photographes, conducteurs. Henri Desgrange au milieu, se gratte le nez et médite. Seuls ses yeux perçants ont l'air de vivre dans une figure de parchemin. Les cheveux à la Boncour sautent en arrière.

Montons aux chambres. Des peaux de bananes, une odeur d'embrocation et de camphre. Cuisses passées à la teinture d'iode, torses enserrés par des boyaux qui font vaguement couleuvres, les héros du jour attendent, placides. C'est un métier comme un autre. Leducq, des Français, est le plus entouré. Gouaille et courage, nez cyranéen, lèvre en avant, il dit zut à la malchance. Il a déjà gagné, il peut gagner encore. Stœpel, le meilleur Allemand, a tout de l'instituteur, du Herr Doktor. Un grand corps tombant en avant, une allure disciplinée et naïve à la fois, une carcasse osseuse d'échappé d'Oxford. Pesenti, l'Italien, est court, trapu, taciturne. Paysan arraché à sa charrue pour gagner le Tour d'Italie, il écrase sa pédale et ce jusqu'à la fin des siècles. Jean Aerts, le Belge du moment, est fini. Racé, avec quelque chose de spécifiquement flamand qui lui interdit malgré tout les emballements absolus d'admiratrices ; comme une réserve, des yeux et du sourire.

Le Tour de France se compose pour chaque étape de soixante-quinze coureurs environ, de cent autos officielles, de cent cinquante voitures de publicité, de dix mille chauffards amateurs et de cent mille curieux. Peu de choses au fond que le peloton pour un tel déploiement d'accessoires. Un jour viendra où l'on regardera les cyclistes à la loupe dans une mer de voitures. Un jour viendra aussi où le dernier pédaleur aura rejoint la dernière bicyclette au musée Guimet, qui s'est fait une spécialité de momies.

Mais en attendant interviewons les coureurs. Tous : « Je suis content d'avoir gagné ; j'étais bien ; ce fut dur ; j'ai récupéré à temps. » Interrogez maintenant le vaincu : « Je suis navré d'avoir perdu ; j'ai eu la poisse ; pourtant j'étais bien, etc., etc. » Tout le reste n'est que littérature. A hommes simples sentiments simples. La chasse aux kilomètres ne souffre pas le Valéry. « Pour tenir le Tour, nous disait Manchon, manager général, deux conditions : manger, dormir. Quand un coureur a avalé plus, quand il ne se repose pas assez, fini. Le reste, pédaler, est à la portée de tout athlète jeune, bien entraîné, à condition qu'il ne réfléchisse jamais. Ne penser à rien — l'idéal — c'est aussi vrai qu'en politique. »

Dans une ville : les Français vont acheter des cartes postales ou se promener à âne ; les Italiens jouent de la musique napolitaine ; les Allemands, Bædeker en mains, visitent les monuments ; les Suisses crèvent le billard de l'hôtel ; seuls les Belges restent au lit résolument des journées entières. Par équipe, ils vont vraisemblablement gagner, rien qu'en raison de ce détail.

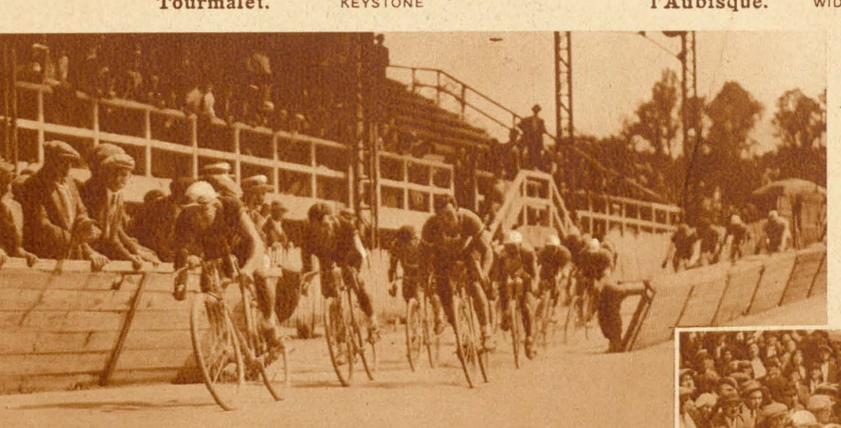
Romanichels de la pédale, nomades sans tente ni roulotte, ainsi vont comparant les efforts des ingénieurs des Ponts et Chaussées, à peu près trois cent personnes trois semaines : humant la gloire et vivant de sandwiches, frôlant la mort sans testament, cherchant sans cesse les valises perdues, clowns des foules avides de spectacle gratuit. Ce sont les Pindare des rois de la route. Pauvres rois d'un jour, dont demain effacera la sueur sanglante aux chemins.

En attendant, avanti, vorwaerts, en avant. Donnez bielles, roulez reins. C'est le Tour de France.

C.-A. GONNET.



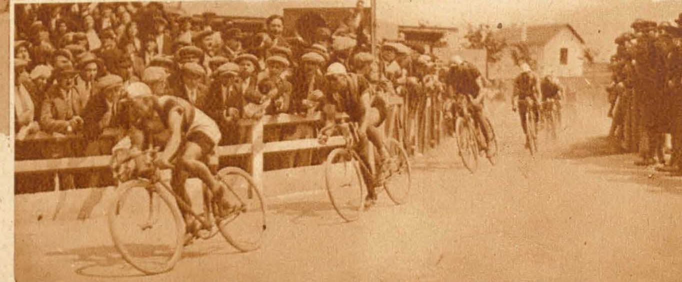
< Benoît-Faure et Trueba à la poursuite de Camusso, dans la montée du Tourmalet. KEYSTONE



L'arrivée de l'étape Nantes-Bordeaux. Leducq, gagnant de l'étape est en tête. KEYSTONE

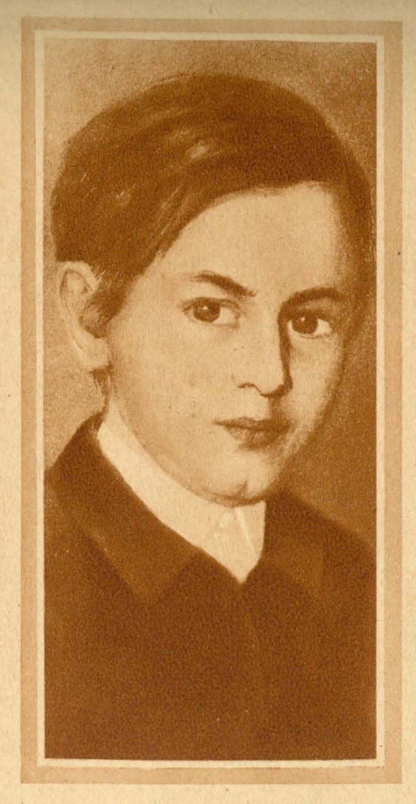


L'italien Pesenti, gagnant de l'étape Pau-Luchon, dans la montée de l'Aubisque. WIDE WORLD >



Stœpel (Allemand) a gagné l'étape Caen-Nantes. WIDE WORLD

ERRATUM : *C'est par erreur que nous avons mentionné le nom de Mme Jourdan sous la photographie p. 1147 de notre dernier numéro. La personne qui est auprès de M. Olivier est Mme Olivier, sa femme.*



Siegmund Freud à l'âge de 7 ans.

VU CHEZ LE PROFESSEUR FREUD

PAR NICOLAS BANDY

REPORTAGE ECCE PHOTO



Le professeur Freud.

FLUCTUAT NEC MERGITUR, cette devise de l'emblème de la ville de Paris, le professeur Freud l'écrivit en tête de son aperçu historique de la psychanalyse. Il parait qu'il voulut marquer, par le choix de ces mots plus que la destinée, après tout commune, de toute institution et entreprise humaine, on sent là, en effet, plus qu'une image. Bien que le grief dominant contre sa théorie : l'insistance sur les éléments sexuels comme mobiles psychiques, fut formulé de la manière la plus grossière précisément par un des psychiâtres des plus connus de Paris — ce maître disait en 1913 que c'est seulement à Vienne, ville de perversité sournoise, de vices secrets, que la psychanalyse a pu prendre naissance — le rappel à l'emblème de Paris semble évoquer la source et la puissance de lumière universelle que sera la psychanalyse.

La psychanalyse que Freud a créée saisit les transitions les plus délicates entre nos organes et leurs fonctions, fonctions qui déterminent en dernier lieu nos actes mais aussi nos conflits et nos satisfactions. Cette connaissance précise du mécanisme appliqué de notre corps, née de la pénétration d'esprit et de la ténacité du professeur Siegmund Freud, a permis aux méthodes scientifiques et à la maîtrise consciente de s'imposer à la vie affective de l'homme : son apport personnel à l'ensemble des conditions physiques et économiques. Après les triomphes des sciences naturelles et des recherches sociologiques, Freud trouve des procédés pour nous montrer de quoi sont faits notre « liberté », nos attachements et nos répugnances, il dissout les derniers et les plus inquiétants rudiments de notre vie qui, avant lui, échappaient encore au déterminisme physiologique et social.

Le professeur Freud a maintenant soixante-seize ans. La curiosité pour sa vie privée, pour ses à-côtés pittoresques est vaine. Les onze gros volumes in-folio de ses œuvres complètes et ceux qui doivent encore paraitre, le mouvement universel qu'il a déclenché, intègrent chaque moment de sa vie d'aujourd'hui comme celle d'il y a dix ans, comme celle d'il y a quarante ans.

La Berggasse à Vienne, où il habite depuis une génération, est une rue d'une pente assez accentuée, comme son nom l'indique, sans note particulière, entre l'Université et un des marchés du quai du Danube. C'est ici que se sont réunis autour de lui à partir de 1902 plusieurs fois par semaine, quelques médecins, désireux d'apprendre sa méthode, d'appliquer sa « technique de l'analyse ». Il n'a pas quitté, depuis, le foyer de radiation de sa science qui, actuellement, est adoptée et propagée par des milliers de médecins et de savants de tous les domaines et par tous les centres de recherches du monde; la Société Internationale d'Edition qui diffuse les innombrables publications psychoanalytiques, occupe une aile importante de la Bourse de Vienne — sous la direction avertie de son fils, le docteur Martin Freud. Chez ses proches, comme chez ses familiers et amis, on a l'impression que l'affection personnelle qu'on éprouve naturellement pour lui est pour ainsi dire surmontée et remplacée par la conscience de la fonction privilégiée qui consiste à sauvegarder au mieux la marche sans heurt de la vie du professeur Freud. Sa fille Anna, elle aussi une psychanalyste estimée qui se consacre particulièrement à la prophylaxie des névroses chez les enfants, remplit l'office de secrétaire auprès de lui.

Un Américain s'est efforcé, il y a quelques années, avec un plaisir manifeste, d'appliquer la méthode psychoanalytique à scruter et expliquer la personnalité du professeur Freud. Quoi de plus légitime? pense-t-on au premier abord. N'est-ce pas une méthode universelle, Freud et ses adeptes ne l'ont-ils pas utilisé pour démonter le mécanisme intime de la création des plus grands écrivains et philosophes? Ne soumet-on pas les médecins eux-mêmes, avant de leur permettre d'exercer la profession de psychoanalyste, à une « analyse »? Mais il ne nous parait pas que le professeur Freud, qui a su mettre l'exception au profit de la règle, puisse être approché par ces moyens, malgré les données extrêmement nombreuses et nuancées que ses travaux offrent pour la connaissance de sa personnalité.

D'abord lors des démonstrations cliniques de Charcot, nous a-t-il dit, il a vu qu'avec une certaine insistance on peut obtenir des sujets hypnotisés des précisions et, peu à peu, le rapport intégral des évé-

Ihrem Freud

EXPERTISE GRAPHOLOGIQUE D'UN AUTOGRAPHE DE FREUD, PAR A. HOLZ

Un individu de grande fantaisie, mais pas un fantaisiste, il devine avec un instinct très sûr les capacités et les faiblesses des hommes. Une imagination essentiellement visuelle conjuguée avec la capacité de ramener logiquement chaque symbole à la vie, lui permettent de révéler les relations et les influences les plus subtiles. Ce n'est pas un sentimental mais un énergique, objectif, qui pense en homme passionné. Il ne se soucie pas de l'opinion publique. Fanatique de la vérité, il n'a pas besoin d'une affirmation de l'extérieur.

nements qui se sont produits pendant leur sommeil, bien qu'une fois réveillés ces mêmes sujets ne se souviennent plus de rien. Puis le médecin viennois Breuer lui avait appris le cas d'une malade dont la névrose s'améliorait sensiblement, chaque fois qu'elle pouvait donner libre cours à ses idées, associations et souvenirs devant lui et encore le docteur Breuer avait-il l'impression que la jeune fille était incapable de se raconter complètement.

A cette époque, Freud a acquis déjà la conviction — comme il nous l'exprime — qu'il n'y a pas de maladie névrotique sans qu'il y ait, sous une forme ou sous une autre, un cas d'amnésie. Parti de là, il a tiré toutes les conséquences que ses constatations impliquaient : d'une part, cette amnésie n'est que fictive, le souvenir des faits passés n'est pas disparu, il est, bien que latent, virtuel, c'est lui qui cause le trouble psychique; d'autre part, il y a des résistances contre sa libération, son accès à la surface de la conscience. Si des souvenirs sont refoulés, il y a des raisons à cela. Dégager ces raisons, éliminer l'amnésie : Freud a trouvé la voie vers la guérison des névroses.

Il oppose sa méthode à lui — libération et guérison définitive — à la méthode de suggestion et de commandements, appliquée par la psychiâtrie à ces sortes de maladies en se servant de la formule de Leonardo da Vinci : « Le peintre travaille *per via di porre* — mettant de la couleur sur une toile où il n'y en avait pas auparavant; le sculpteur au contraire travaille *per via de levare* — enlevant la pierre superflue qui couvre et cache la statue. » C'est évidemment le psychanalyste qui dégage et reconstitue les souvenirs ensevelis et partant l'équilibre des fonctions. Aussi longtemps que le fondement de toute culture reposera sur les obligations, conjuguées, de travailler et de renoncer aux impulsions primaires (Triebe) il y aura conflit chez chacun, il y aura refoulement — tant que cette obligation, extérieure, ne sera pas remplacée par une acceptation intérieure spontanée.

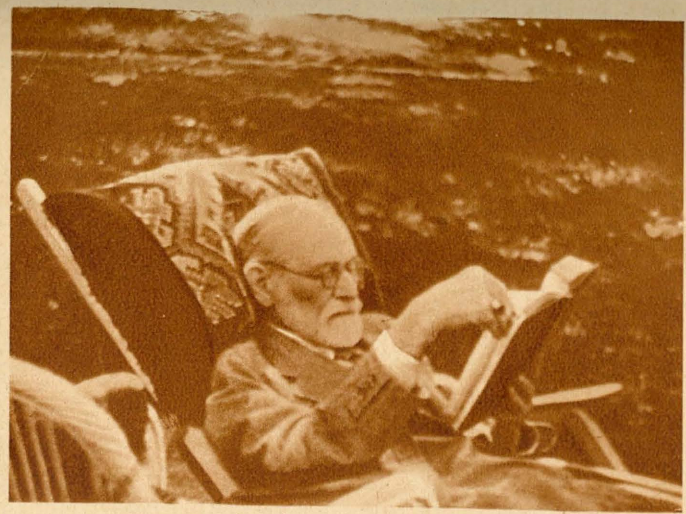
« Le professeur Freud ne donne pas de consultations actuellement. » — « Le professeur Freud ne reçoit pas » — ce sont les réponses invariables que l'on fait à ses nombreux solliciteurs.

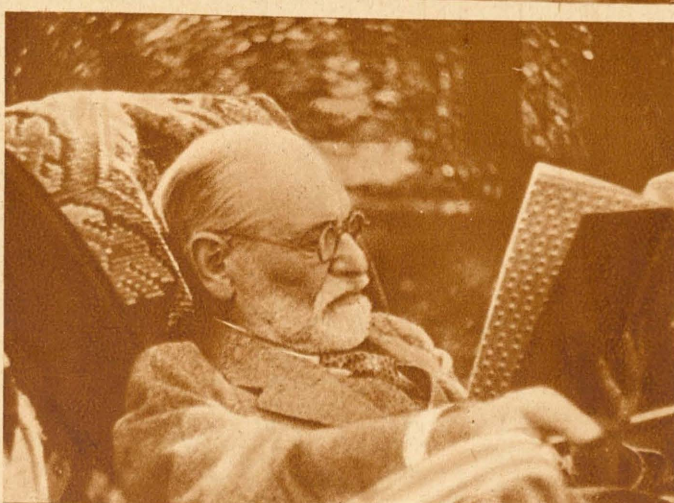


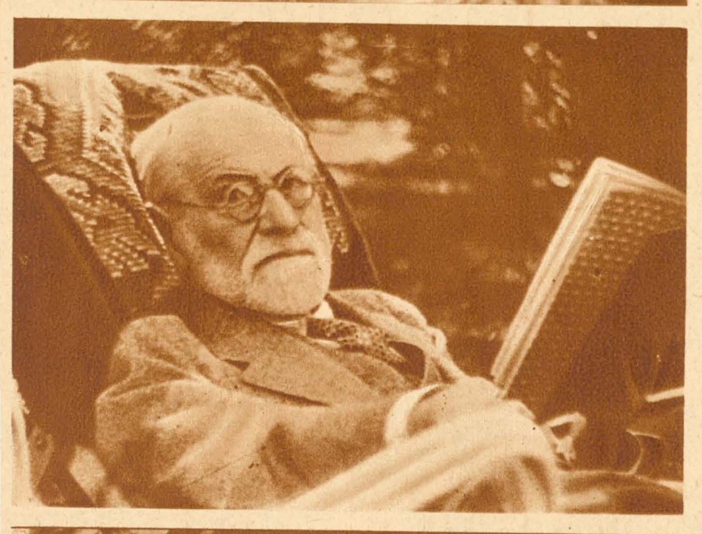
Freud et ses fils Jean-Martin et Ernst, en 1916 alors lieutenants d'artillerie dans l'armée autrichienne.

Sous la plaque apposée sur la maison du professeur Freud, un boucher voisin affiche les cours de la viande.

La Berggasse, où habite Freud, rappelle la rue sans joie du film célèbre.









Quelques expressions du professeur Freud.

Celui qui approche Freud personnellement est d'abord frappé par sa manière directe et la constance de son attention. Cette tension continue qui témoigne de l'utilisation totale de ses sens, à chaque moment donné, se réfléchit indistinctement sur tout homme, sur toute chose qu'il rencontre.

Qu'il travaille, qu'il accepte une conversation, qu'il se repose, on a chaque fois l'impression d'une activité ininterrompue; votre question ou sa réponse n'arrêtent pas le cours de ses démonstrations intérieures mais leur servent de transition et de contrôle. On parle souvent de la dureté de son caractère, de l'absence d'une vie affective. Ce n'est que la compréhension concrète des possibilités et des limites de sa vie qui le conduisent à agir et choisir en réaliste. Ce défenseur des droits et de la force des éléments psychiques est l'homme le plus terre à terre qui soit.

C'est ce qui lui permet de traiter avec la même maitrise et méthode les problèmes théoriques de la psychanalyse et d'aborder les innombrables questions et les cas concrets qui en découlent.

— Quelles sont, à ce jour, les réalisations et les possibilités immédiates de la psychanalyse?

— Dans la thérapeutique des névroses, de certaines psychoses, dans les cas d'une altération foncière de caractère et même pour certaines variations de schizophrénie, l'efficacité de la psychanalyse est indiscutable. Mais ce qui est d'importance primordiale, accentue le professeur Freud, c'est la pénétration graduelle de la conscience par la psychanalyse : on peut aussi traiter les troubles psychiques, les troubles fonctionnels de l'organisme en partant des symptômes, car toutes les manifestations du sujet aussi menues et incohérentes qu'elles soient, sont des symptômes déterminés par les mécanismes de son état, respectivement de sa maladie psychique.

— Précisément un des exploits de la psychanalyse qui hante le plus l'imagination, c'est qu'en trouvant la signification des rêves, elle a étendu les lois du déterminisme jusqu'aux signes les plus frêles de notre existence...

— Il s'agissait moins d'expliquer le rêve en lui-même, que de le démasquer comme symptôme, de diagnostiquer grâce au rêve.

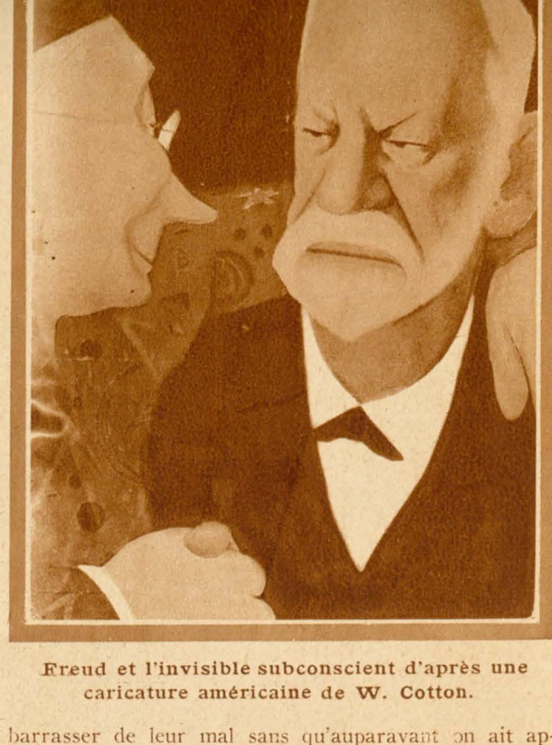
— L'essentiel, continue le professeur Freud, c'est la pénétration graduelle non seulement de la théorie mais encore de la méthode psychanalytique. Cette méthode est susceptible de jouer automatiquement. Vous savez que le malade, au cours de l'analyse, retrouve lui-même et élimine, désagrège, annule ses refoulements, en prenant conscience de ses complexes. En connaissant les mobiles réels de nos conflits et même ceux des collectivités et des nations, on se rendra à l'évidence de la même manière.

— Mais actuellement, étant donné la durée et le coût du traitement, seuls un nombre infime de malades peuvent être traités par la psychanalyse...

— Oui, en vérité, il y a de nombreuses restrictions, il y a la limite imposée par altération organique, si toutefois elle n'est pas causée par une névrose; et il y a la limite d'âge, le psychisme d'une personne qui a dépassé la cinquantaine devient relativement rigide. Dans ce cas, en outre, le matériel psychique accumulé qu'il faut explorer est immense, le traitement devient en quelque sorte proportionnel à l'âge, le problème est sur le point de devenir insoluble.

— Et la majorité des malades, les pauvres?

— Je disais, il y a vingt ans, dans une de mes conférences, que nous devrons exercer la psychanalyse pour sa contribution à la connaissance générale des fonctions psychiques, même s'il ne devait en résulter aucune guérison. Evidemment nous risquions dans ce cas de ne pas trouver des sujets pour se soumettre à l'analyse. Si ceux qui en ont les moyens permettent, en se faisant guérir, de faire vivre les recherches psychanalytiques, tout le monde en bénéficie. Mais pour les pauvres, les névroses sont non seulement maladie, mais encore — aussi sinistre et cynique que cela apparaisse — un des éléments de défense de soi pour la vie. Nous avons fait très souvent l'expérience, lorsque nous avons donné des consultations gratuites que les pauvres ne consentent pas à se débarrasser de leur mal sans qu'auparavant on ait apporté un changement à leur situation matérielle. Et cela se conçoit facilement puisque leur maladie leur procure des ménagements incompatibles, en général, avec leur position dans la vie. Tout notre effort tend à acquérir et à diffuser une connaissance des fonctions psychiques standardisée, mais non moins décisive, et entraver dès l'enfance, par une prophylaxie générale la constitution des refoulements et des phobies.



Freud et l'invisible subconscient d'après une caricature américaine de W. Cotton.

— N'y a-t-il pas un certain danger à troubler par cette prophylaxie le développement normal de l'enfant?

— Une hygiène mentale qui évitera des déboires sexuels et psychiques redoutables, surtout pendant les années de croissance, est aussi salutaire que l'hygiène corporelle. Tenez, même dans le cas d'un traitement d'une enfance agitée comme celle du petit Hans dont j'ai donné une description très détaillée, l'intervention ne fait que former et préserver l'individu sans laisser des traces notables dans sa mémoire. J'en ai eu la preuve en rencontrant quatorze ans après Hans, âgé de dix-neuf ans.

— Comment éviter l'arbitraire dans l'interprétation des souvenirs, des associations, des rêves, et en général dans tout traitement psychanalytique?

— Evidemment les variations des apparences qu'une impulsion refoulée peut prendre sous forme de la libido sont infinies et ses sublimations embrassent, pour ainsi dire, la totalité des aspirations humaines. Il s'agit comme pour le rêve moins d'une explication, d'une casuistique dogmatique, que de traiter des symptômes, de remonter vers la source du mécanisme inverti. La méthode psychanalytique est essentiellement dynamique : nous comptons avec l'extrême souplesse, les mutations ininterrompues de la libido. Voilà ce qui fait naitre le problème passionnant de ce que j'appelle transfert : un refoulement dont les origines ne sont pas encore révélées par l'analyse est toujours prêt à s'adapter, à se transformer selon les circonstances qui se présentent, à se transporter sur le médecin dans le cas du traitement psychanalytique. La complexité et la mobilité de ces facteurs imposent au médecin la nécessité d'un contrôle extrêmement serré de son investigation où l'arbitraire se trouve inclus et révélé.

— Dans quelle mesure la crise contribue-t-elle au développement des névroses, à la fameuse « misère sexuelle ».

— Ce mot qui a fait fortune et qu'on attribue généralement à la psychanalyse fut créé par un collaborateur de la revue *Fackel*, par M. Wittels. On peut dire que la « misère sexuelle » a plutôt diminué sur notre continent grâce à la plus grande liberté des mœurs de l'après-guerre. Mais s'il y a d'une part moins de névroses par refoulement des instincts, il y a d'autre part un accroissement des névroses de toutes sortes par le débordement des instincts. La recherche par les masses déçues, découragées, de l'inconnu, de « l'aventure », explique bien des névroses, enfin des inconvénients conditionnés par le contrôle de naissances. La psychanalyse fait autant de bien que l'enseignement de certaines lois économiques : elle rend capables les hommes en détresse d'une plus grande résistance en leur révélant les raisons objectives de leur situation, en supprimant ainsi la hantise d'une fatalité, d'une « malchance » personnelle.

Nicolas Bandy.



Devant sa maison natale. Manifestation à l'occasion du 75e anniversaire du savant. Sur l'estrade, la fille de Freud prononce un discours.

14 JUILLET A ORGERUS

PAR FANNY CLAR

Les pompiers défilent, drapeau en tête, dans "la" rue d'Orgerus.



Le maire est allé au ravitaillement et rapporte les morceaux de gruyère.

Dans ce pays bénit des dieux, les pompiers apportent le vin.

PHOTOS UNIVERSAL



Ceux du trimard ont trouvé sur la route un village hospitalier.



On a pris La Bastille : il n'y a plus de bourgeois !



Le maire sert lui-même ses invités.



Sur la place publique, les tables sont dressées pour les cinq cents convives

CÈNE VILLAGEOISE

Il se pourrait que cherchant à découvrir Orgerus sur la mappemonde, vous ne le trouviez point. D'un millier d'âmes, selon l'expression traditionnelle, situé à l'extrême pointe de Seine-et-Oise, Orgerus hésite entre le paysage de grande banlieue et le tableau normand. Pour recouvrir ses champs et ses bois, le ciel a les émouvants accents des horizons de l'Ile-de-France, baignés, disait le peintre russe Tarkhoff d'une atmosphère de tendresse à nulle autre pareille. Des toits de chaume y font rêver au temps où le toit signifiait quelque chose, où les beaux couvercles de paille, de tuiles plates, abritaient le foyer à la façon d'une mère poule abritant sa nichée.

Orgerus a comme église un antique moustier qui eut la gloire d'être remarqué par M. Barrès. Les cartes postales de l'épicière en font foi. Et la protection du père de Bérénice lui a valu d'être classé monument historique. Ce dont se moquent d'ailleurs les « choucas » qui agrandissent les trous de ses pierres.

Orgerus possède également un « rû ». Aux jours de colère, il joue au torrent impétueux. D'habitude, on le cherche lorsque, d'une enjambée, on a franchi son pont.

Toutes ces raisons et quelques autres par surcroît, accordent à Orgerus de garder le goût de la tradition. C'est le village de France unique en son genre, dont la municipalité situe le Quatorze Juillet sur son plan populaire de communion égalitaire et fraternelle.

Longue, bordée de maisons basses, limitée vers les champs d'une mairie neuve dont l'architecture demeurée elle aussi dans la tradition ne fait pas trop regretter l'ancienne, qui ressemblait à un jouet d'enfant, la place d'Orgerus est un tapis d'herbe. Y campent, les jours de liesse communale, les coursiers de bois des manèges qui font trois petits tours et reviennent, le marchand de nougats familier et le tir où les gars exercent leur adresse à trouer des cartons.

Mais le quatorze juillet, la place d'Orgerus revêt un autre caractère. En la triple incarnation du saucisson, du gruyère et du vin rouge, gratuitement offerts à qui tend la main ou le gobelet, plus de trois cent cinquante citoyennes et citoyens participent, chaque année, à une Cène villageoise émouvante et colorée. Sous une tente — sans parler des couples assis dans l'herbe, les invités débordant de la toile dès que le soleil s'affirme républicain — des tables improvisées s'alignent, se couvrent d'assiettes et de verres. Dans un joyeux brouhaha, pêle-mêle, côte à côte, grands et petits, indigènes et habitants d'occasion, châtelains et chemineaux voisinent et rompent la miche.

Pour les servir, le maire, dont la silhouette de solide paysan de chez nous anime la tablée, les membres du Conseil s'activent à l'envi. L'institutrice, l'instituteur et Modeste, l'appariteur de la commune, les aident sans défaillance.

Un couperet, paisible guillotine, tranche les pains arrivés par charretées. Saucisson et gruyère disparaissent, engloutis. Quant aux litres, on peut les imaginer circulant tout seuls, tellement ils vont vite et coulent joyeusement. Mais les pompiers assurent leur transport.

Une pièce entière de rouge est versée. A deux ronds au moins par personne, le saucisson fait une chaine de plus de neuf cents rondelles parfumées à l'ail. Et les cubes de gruyère composent un bloc imposant qui n'effraie nullement l'assistance.

Assistance sans mélancolie. Cette année, la présence d'élèves des Beaux-Arts entourant le prix de Rome de gravure dont la famille habite le pays, a mêlé les mâles accents du « Pompier » traditionnel aux harmonies de la fanfare d'Orgerus.

Et les gars de batterie, étranges pèlerins des champs et de la route, après avoir immobilisé au bord du chemin une fresque échappée d'une page de Gorki, s'incorporèrent au banquet fraternel que la municipalité d'Orgerus place sous l'égide des trois dames républicaines dont les noms s'inscrivent au fronton des édifices publics. Personnes sympathiques que l'on oublie quelquefois d'inviter à des réjouissances populaires, prétendant pourtant les célébrer.

Fanny Clar.



Après le festin, le maire d'Orgerus est porté en triomphe par les élèves des Beaux-Arts.

GORGULOFF VA ÊTRE JUGÉ...

PAR MAX DESCAVES

On a trop présents à la mémoire les circonstances et les détails de l'abominable attentat dont a été victime à l'hôtel Berryer, le 6 mai, le président Paul Doumer, pour qu'il soit nécessaire d'en retracer les péripéties.

La trouble personnalité du criminel, mal renseigné que l'on était sur lui, au début de l'enquête, la préméditation de son crime autorisaient à penser *a priori* que la main qui avait tenu l'arme homicide pouvait bien avoir été guidée par des adversaires appartenant à un parti extrémiste. L'instruction dirigée par le juge d'instruction Fougery avec le souci constant de ne négliger aucun élément de contrôle, n'a pas confirmé cette hypothèse.

Gorguloff sera jugé par la Cour d'Assises les 25, 26 et 27 juillet. Le 27 au soir, son sort sera définitivement fixé.

Au point de vue du crime, l'affaire est un flagrant délit. Les faits ne sont donc pas discutables, mais derrière eux se dessine, étrange, énigmatique, la figure de l'homme. Procès simple? Non pas. Une grave question se pose qui dominera les débats : Gorguloff, en dépit du rapport des trois médecins aliénistes officiels qui ont conclu à sa responsabilité entière, Gorguloff est-il un de ces exaltés mystiques, un paranoïaque dont l'histoire au cours des siècles offre de nombreux exemples, un fou?... Celui-ci a-t-il compris absolument la portée de son geste; peut-il le juger, l'apprécier dans toutes ses conséquences; a-t-il subi quelques influences morbides qui l'ont dominé, est-il vraiment conscient et libre, en un mot, est-il *responsable?...* Ou bien est-ce un effronté simulateur?

Il ne s'agit pas de s'attendrir sur la destinée de cet homme. Mais comment ne pas reconnaitre tout ce qu'il y a de complexe dans son caractère, sa mentalité; d'inexplicable et d'incompréhensible dans les mobiles qui l'ont poussé à agir? Le président Paul Doumer ne s'était signalé par aucune tyrannie appelant des représailles. Quel avantage politique, à la vérité, pouvait bien présenter sa disparition? Aucun. Peut-on croire qu'un homme réellement sensé, adversaire politique irréductible, eût commis un assassinat aussi stupide, aussi vain!... De ce crime, pourtant, Gorguloff tire une sorte d'affreuse vanité. N'est-ce point précisément là, ce qui permet de douter de sa responsabilité *pleine et entière?*

La mentalité de l'auteur du drame pose donc un point d'interrogation incontestablement troublant.

Assurément, trois experts, les docteurs Truelle, Roques de Fursac et Génil-Perrin ont déclaré Gorguloff responsable.

Mais souvent Hippocrate dit oui et Galien dit non. Trois autres psychiâtres auraient peut-être conclu différemment en s'appuyant également sur des arguments sérieux. L'acte reste incompréhensible. En tout état de cause, un fait est acquis désormais, sur lequel l'enquête du juge d'instruction Fougery est formelle : le crime de Gorguloff est le fait d'un solitaire. Il n'a pas eu de complice. Il n'a pas été payé. Il n'a pas obéi à des suggestions d'autrui (agents soviétiques ou cosaques blancs). Il n'y a pas eu de ramifications politiques.

Pourquoi donc a-t-il tué l'homme inoffensif, entouré de respect, qu'était le président Doumer?

Réponse de l'inculpé, revenant comme un leitmotiv au cours de ses interrogatoires : « Ma patrie était malheureuse... L'Europe ne s'occupait pas de la pauvre Russie... J'ai tué le président Doumer, contre qui je n'avais aucune haine, uniquement pour assurer le triomphe de mon idée antisoviétique. »

Cela dénote une absence totale de raisonnement de la part du criminel.

On sait que Gorguloff, atteint de la syphilis il y a seize ans, et ayant au début de cette maladie, négligé les soins assidus que réclamait son état, se trouve être aujourd'hui dans les conditions favorables à un accident tertiaire, comme la paralysie générale, par exemple; en outre, pendant la guerre le cosaque Gorguloff a été frappé d'un éclat de grenade qui lui causa une grave commotion. Ce détail n'a pas moins d'importance. Mais la question qui restera probablement insoluble, quelle que soit la décision qui interviendra, c'est celle-ci : pourquoi Gorguloff a-t-il tué le président Doumer?

Il faut bien reconnaitre que l'affaire a été faussée dès le début par suite de la légende encore accréditée dans le public, que Gorguloff serait un communiste, agent des Soviets, dépendant du fameux Guépéou. Il y a vingt ans, on eût aussi bien affirmé que c'était un anarchiste ou un nihiliste. Nous avons dit plus haut que l'enquête dirigée avec soin par le juge d'instruction Fougery écartait complètement cette solution simpliste... Alors?

La femme de l'accusé, d'origine helvétique, n'a pas abandonné son mari. Convaincue que celui-ci est aliéné elle a consulté plusieurs psychiâtres éminents dont elle tait les noms. La pauvre femme, qui attend prochainement un bébé est préoccupée d'une seule chose : son mari, en prison, remplit-il ses devoirs religieux? Fervente pratiquante de la religion catholique, elle voudrait qu'il se convertit au catholicisme. Gorguloff a fait répondre à ses lettres que, très touché des sentiments qu'elle lui témoignait, il demeurait profondément attaché à la religion orthodoxe grecque et qu'il avait demandé à recevoir la visite d'un pope.

Au cours d'une des visites que lui a faites Mᵉ Henri Géraud, alors que Gorguloff était alité après avoir subi une ponction lombaire, l'avocat remarqua sur le lit de son client le livre des Evangiles, ouvert au chapitre de la Cène. Est-ce la lecture édifiante de l'Evangile de saint Mathieu qui inspira à Gorguloff cette réponse qu'il fit à différentes reprises au juge d'instruction : « Mon âme est triste jusqu'à la mort! » Cette phrase est celle que le Sauveur a prononcée à la veille de sa crucifixion.

Ce qu'il y aura de très dramatique dans la comparution de Gorguloff aux Assises de la Seine, c'est que le meurtrier du président Doumer ne présentera certainement pas le même système de défense que ses avocats. Ceux-ci s'efforceront d'établir que leur client ne doit pas être frappé comme s'il était responsable; tandis que Gorguloff repoussera toute atténuation au châtiment. En effet, depuis des semaines il ne cesse de dire et même d'écrire : « Qu'on me guillotine tout de suite! Je ne demande qu'à mourir! »

Ce désir d'en finir avec l'existence, Gorguloff le manifesta plus d'une fois; il tenta même de se suicider. Au moment de son arrestation on découvrit dans ses poches des cachets dont l'absorption eût été foudroyante. Lynché, il n'a pu mettre son projet à exécution.

Tous ces faits relèvent-ils d'une mentalité absolument normale?

Avec les avocats Mᵉˢ Henri Géraud et Marcel Roger, on est en droit de poser la question?

Max Descaves.



Gorguloff et sa femme à Luhacovice, station thermale tchécoslovaque, en 1928.



Gorguloff arrive chez le juge d'instruction avec ses deux défenseurs, Mᵉˢ Henri Géraud et Marcel Roger

MONDIAL



St RAPHAËL
QUINQUINA
ROUGE
BLANC



Pendant les chaleurs
un peu de Blédine..
..dans chaque biberon
Blédine
JACQUEMAIRE
1 gramme de Blédine par mois d'âge
améliore l'allaitement
si difficile en cette saison
la Blédine
JACQUEMAIRE
ajoutée au lait de vache, rapproche sa digestibilité et sa valeur nutritive de celles du lait maternel.
Demandez gratuitement une boîte échantillon et la brochure illustrée : LE LIVRET DE BÉBÉ
Établissem. JACQUEMAIRE
N° 182 à VILLEFRANCHE (Rhône)

PAR
M. A. ERAM
ancien gouverneur
de Mytilène



Mehmed V, sultan de l'Empire Ottoman, se rendant au Selamlik.

Pourquoi la Turquie n'a pas fait la paix séparée..

Est-il vrai qu'au début de la guerre mondiale le sultan de Turquie ait fait des propositions pour une paix séparée ?

Le signataire de ces lignes a été, bien malgré lui, le principal intermédiaire chargé de faire part à M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, de l'offre transmise par dépêche autographe de S.M. Mehmed V, sultan de l'Empire Ottoman. Cette offre est restée ignorée du grand public et de la plupart des chancelleries des puissances de l'Entente, croyons-nous.

Elle avait été faite par le Sultan dans l'ignorance et contre la volonté des véritables maîtres de la Turquie : les Allemands et les Triumvirs, Enver Pacha, Talaat Pacha et Djemal Pacha.

On sait que bien avant l'entrée de la Turquie en guerre, les Jeunes-Turcs avaient partie liée avec l'Allemagne et cela contre la volonté du sultan et des princes, ainsi que des « Libéraux », les ennemis politiques des premiers. Mais le triumvirat : Enver Pacha, Talaat Pacha et Djemal Pacha, était tout-puissant, L'héritier du trône, le prince Youssouf Izzédine Effendi, homme énergique et partisan d'une politique favorable aux Alliés, essaya de lutter contre Enver Pacha. Vers la mi-août 1914 il fit même mander auprès de lui Enver Pacha dans le dessein de le tuer. Enver Pacha s'en tira avec une légère blessure au bras. Il attendit le moment propice pour se venger. Le premier février 1916, le prince fut trouvé dans son palais, baignant dans une mare de sang, les artères tranchées. On l'avait « suicidé ».



Delcassé, ministre des Affaires étrangères de France en 1915, à qui fut transmise l'offre de paix séparée de la Turquie.

La participation à la guerre de la Turquie, bien qu'elle fut attendue, avait néanmoins plongé la capitale dans la consternation. Novembre s'était écoulé sans fait saillant, hormis la déclaration de la *Guerre Sainte*, qui passa inaperçue, et un problématique succès turc, transformé en grande victoire, remportée par le général Hassan Irret Pacha sur les Russes à Kenprukeny. Enver, dans l'impatience de cueillir de nouveaux lauriers, se décida à exécuter son « génial » plan stratégique qui, d'après lui, devait anéantir l'armée russe du Caucase. Il quitta donc hâtivement la Capitale pour se rendre sur le front du Caucase, afin de diriger en personne les opérations.

Mais, dans le courant du mois de décembre, les choses commencèrent à se gâter pour le Comité... Enver n'étant plus là, les anciens partisans du parti « Libéral » se réorganisaient ; on faisait courir des bruits ; les courages se relevaient. Une lutte sourde était menée contre les Germano-Jeunes-Turcs. Talaat semblait préoccupé.

Les communiqués publiés par les Allemands étaient faux, assurait-on. Les nouvelles de la guerre n'étaient guère favorables à la Turquie. Les Anglais s'étant emparés de Bassorah, marchaient sur Bagdad. L'attaque des Dardanelles était sur le point de se déclancher ; on allait jusqu'à affirmer que l'attaque était amorcée, mais qu'on laissait le peuple dans l'ignorance. Les adversaires des Jeunes-Turcs s'enhardissaient. Les murs de Yeni-Djami, ceux de Suleïmanié, de Sainte-Sophie, et d'autres mosquées, étaient couverts d'affiches posées nuitamment. Elles excitaient la population contre les Allemands : la participation à la guerre avait été pure folie ! Le sang des Osmanlis coulait en pure perte au seul profit des Allemands. Ces affiches ajoutaient encore que le Sultan et tous les princes impériaux étaient hostiles aux Allemands. A Scutari, à Stamboul, et jusque dans les quartiers les plus reculés de la Capitale, des conciliabules avaient lieu. On exhortait les officiers turcs à la désobéissance et les soldats à la désertion. L'armée de Constantinople, formée principalement de recrues cantonnées dans les nombreuses casernes de la Capitale et de ses environs, était déjà contaminée par ces proclamations subversives. La contagion pouvait faire tache d'huile... Aussi Talaat devenait de plus en plus inquiet ; il faisait dire partout qu'en cas de nécessité, il ferait braquer les canons allemands du *Gœben* et du *Breslau* contre la Capitale, en commençant par les palais impériaux.

Telle était la situation vers la mi-décembre : elle devait empirer rapidement. L'amiral Boué de Lapeyrère venait d'échanger quelques coups de canons avec les forts turcs de Sed-ul-Bahr. Aussitôt une profonde inquiétude s'empara des esprits, ces légers engagements faisant croire à une attaque à fond des Détroits...

C'est à ce moment que nous reçumes la visite du Dr A. M..., médecin particulier du Prince Ziaeddine Effendi, fils du Sultan, qui nous fit une confidence aussi grave qu'inattendue :

« S. M. le Sultan venait de prendre une grave décision, une décision d'ordre politique particulièrement sérieuse et importante !... Sur la suggestion de S. A. Ziaeddine Effendi, le choix du Sultan s'était porté sur nous, car le Palais connaissait depuis longtemps notre affectueux dévouement envers feu le général Nazim Pacha, ainsi que les cordiales relations que nous avions toujours entretenues avec l'ambassade de France. Le Prince désirait avoir un entretien avec nous au sujet de cette décision de son père... »

Nous connaissions le Prince Ziaeddine comme étant d'un caractère débonnaire, sans astuce certes, mais dépourvu de toute qualité politique. Cela ne pouvait suffire à nous inspirer confiance. Nous avions donc demandé à réfléchir, étant donné qu'une telle aventure, au moment même où la lutte contre le Comité était si violente, pouvait avoir les plus funestes conséquences pour nous tous.

Le lendemain, nouvelle insistance de Ziaeddine Effendi, toujours par l'entremise de son médecin particulier. Ce dernier nous apprit que le Sultan, affolé à la suite des coups de canon tirés contre les Détroits par l'escadre française, désirait nous remettre une dépêche...

Nous en acceptâmes le principe, mais à condition que les entrevues avec le Prince auraient lieu, non seulement en différents lieux, mais encore par personnes interposées ; jamais directement, car nous étions considéré comme personnage suspect, et surveillé par les gens du Comité. Que pour débuter, nous priions le Prince de nous envoyer une personne de toute confiance pour nous dire pour quel motif S. M. désirait nous remettre une dépêche, et ce qu'elle pouvait contenir ; que, de toute façon, aucun papier ne devait nous être remis, et que la personne désignée par S. A. devrait nous faire toute communication verbalement, le surlendemain à 11 heures, au domicile de son médecin, le Dr M...

Nous nous contenterons de donner les détails de cette première entrevue que nous eûmes avec l'envoyé du Prince chez son médecin, dont la demeure ne pouvait être suspectée en raison même de sa profession.

Si notre mémoire est fidèle, ce fut le 20 ou le 21 décembre que nous nous trouvâmes face à face avec l'envoyé de Ziaeddine Effendi, qui n'était autre que son propre « Lala », son précepteur nègre. Tous ceux qui ont vécu en Orient connaissent le dévouement profond de ces serviteurs noirs attachés au service de leur Prince. Nous avions donc hautement apprécié pour notre sécurité personnelle le choix d'un tel ambassadeur.

Durant les périodes dramatiques de nos existences au cours des circonstances les plus graves, il arrive souvent qu'une note comique s'insinue, apportant un moment de répit fugitif. Que l'on s'imagine donc notre stupéfaction en recevant la communication verbale, faite par ce nègre aux yeux terrorisés, en raison de la mission dont il était chargé, et qu'il savait être importante et confidentielle. Il bégaya après force « Salamalec » que « Sa Majesté impériale désirait transmettre ses salutations à l'amiral français, et l'informer de sa décision de conclure un armistice, à condition de faire cesser immédiatement le bombardement des Dardanelles ».

Ahuri, nous regardions tour à tour le « Lala » noir du Prince et son médecin particulier. Notre ahurissement, très visible, produisit une telle impression sur ce chargé de mission, en tous points extraordinaire, qu'il se mit à répéter sa phrase, qu'il avait apprise par cœur. Mais cette fois, il appuya d'une façon particulière sur le mot « *immédiatement* », car il devait être en proie à la même frayeur qui régnait au Palais Impérial, frayeur provoquée par les coups de canon de l'amiral Boué de Lapeyrère !

Nous eûmes beaucoup de peine pour expliquer au « Lala » nègre que la France et la Turquie étant deux pays constitutionnels, une telle proposition ne saurait produire aucun effet sur l'amiral français. Que, puisque Sa Majesté l'ordonnait, nous essayerions de faire transmettre son désir au ministère des Affaires étrangères français à Paris. Par la suite, nous déclarâmes au Prince Ziaeddine que nous ne saurions nous charger d'une telle mission sans une dépêche portant la signature du Sultan.

Et il fut convenu que le Prince tiendrait à notre disposition la dépêche du Sultan. Et que celle-ci ne nous serait confiée que le jour où nos dispositions seraient définitivement prises, afin qu'elle fut traduite et transmise le jour même à M. Delcassé par des moyens connus de nous seul...

Or, nous n'avions aucun moyen, il fallait donc réaliser un tour de force !

Au cours de tous ces entretiens, nous avions maintefois déploré l'absence de toute organisation de renseignements au profit des puissances alliées.

Pas plus l'ambassadeur de France que celui de la Grande-Bretagne ou de la Russie, n'avaient pensé à organiser avant leur départ — que nous le sachions — ne fut-ce qu'un noyau de service de renseignements. Et cependant, ils s'attendaient à recevoir leur passeport depuis bien longtemps !

N'importe quel ambassadeur allemand, à leur place, sans même être un Bernsdorff, eût organisé un formidable réseau de renseignements en tirant parti des éléments favorables de ce pays où, indépendamment de l'élément chrétien sincèrement acquis à la cause des Alliés, il eût pu choisir parmi les « Vieux Turcs » des agents secrets dévoués. Or, les « Libéraux » ne demandaient qu'à être appuyés pour essayer de se débarrasser de la tyrannie des Germano-Jeunes-Turcs.

Par ailleurs, ces ambassadeurs, savaient pertinemment que le Sultan avec tous les membres de la dynastie, ainsi que la presque totalité des populations de l'Empire étaient foncièrement hostiles à la guerre.

Au moment où les alliés, engagés dans une lutte désespérée, risquaient l'existence même de leur pays, une telle incurie doit être qualifiée de *criminelle !*

Ne sachant à quelle porte frapper, nous avions pensé un moment, à aller nous concerter avec notre ami M. Ledoulx, drogman de l'ambassade de France, seul représentant français resté à Constantinople. Ce fonctionnaire résidait à l'ambassade des Etats-Unis, chargée des intérêts des alliés pendant la guerre.

Mais une telle démarche n'était guère prudente, et son inutilité nous paraissait certaine.

Il y avait heureusement pour nous, un Français à Péra, tout indiqué pour faciliter notre tâche. C'était un ancien diplomate, de caractère énergique et plein d'initiative, et en l'occurrence le véritable « right man in the right place » : Louis Steeg, ministre plénipotentiaire en retraite, frère de l'ancien Président du Conseil. Il se trouvait encore à Constantinople, quoique sujet ennemi, grâce à une qualité spéciale : celle de directeur générale de la Banque Impériale Ottomane, qu'il continuait à diriger avec son collègue anglais. Le jour même nous eûmes notre premier entretien avec Louis Steeg, dans son bureau privé à la Banque Ottomane à Galata.

— Mon cher ministre, c'est pour une communication sérieuse, sommes-nous bien seuls ici, les murs n'ont-ils pas d'oreilles ; malgré vos doubles portes ? Il se mit d'abord à sourire. Mais en quelques mots et à voix basse nous le mîmes au courant du mouvement en cours des « Libéraux » soutenus par Yousouf Ziaeddine. M. Steeg déplorait comme nous que l'ambassade de France n'ait pris aucune mesure. Il n'ignorait pas le mouvement, les conciliabules, les affiches, etc. Nous lui fîmes part, enfin, de la mission dont le Sultan désirait nous charger. Steeg fut visiblement ému ; d'un air grave, il demande à réfléchir à son tour. Nous nous quittâmes en nous recommandant mutuellement la plus grande prudence.

Deux ou trois jours après, nous étions fixés, M. Steeg se chargeait de faire parvenir la dépêche du Sultan, traduite en français à M. Delcassé, à Paris. « *La dépêche rédigée en langage clair manifestait le désir de Mehmed V pour conclure une paix séparée avec la France et priait M. Delcassé de donner des ordres à l'amiral français de faire cesser le bombardement des Dardanelles afin de pouvoir négocier un armistice.* » Il fut convenu que le document serait mis sous double pli, dont l'un destiné à M. Boppe, ministre de France à Sofia, et le second à l'adresse du directeur de la Banque Ottomane dans la même ville. Le courrier de la Banque qui était un Bulgare, faisant la navette entre Stamboul et Sofia, emporterait la valise officielle de la Banque Ottomane contenant entre autres plis de correspondance courante, le pli adressé à M. Boppe qui renfermait la dépêche. Celle-ci serait chiffrée par la légation française de Sofia pour être transmise immédiatement au Quai d'Orsay.

Ce programme fut exécuté en tous points sans aucun accroc grâce aux mesures de prudence que nous avions prises. Le mouvement contre les Jeunes-Turcs devait prendre une intensité insoupçonnée vers le 10 janvier 1915. En dépit de la censure très sévère, des nouvelles détaillées se répandaient grâce à la complicité d'officiers turcs mécontents dont le nombre grossissait. C'est ainsi que l'on apprit la grave défaite subie par Enver à Sari-Kamiche. La IIIe armée se trouvait en pleine déroute après avoir perdu 72.000 hommes sur 90.000, et Enver demandait d'urgence des renforts...

Sans la présence des Allemands à Constantinople, et de leurs deux cuirassés, les événements auraient pu prendre une toute autre tournure. A ce moment, le Prince Ziaeddine nous faisait savoir que, décidé à garder comme otages les deux directeurs de la Banque Ottomane, Talaat s'opposerait à leur départ pour l'Europe. Que nous devions les prévenir de ne plus retarder sous aucun prétexte leur départ pour la Bulgarie ; que les deux directeurs devaient insister de la façon la plus formelle, et, le cas échéant, ils devraient faire intervenir l'ambassadeur des Etats-Unis afin de prendre le prochain train pour Dédé-Aghatch, car le Palais avait appris que Talaat se préparait à les déporter à Angora.



Enver Pacha à son bureau au ministère de la Guerre, à Constantinople, en 1914.

L'avis fut précieux, car Talaat a essayé de les retenir, mais ces deux personnalités purent quitter la Turquie, grâce à l'appui et à l'aimable diligence du Prince Ziaeddine Effendi.

Après le départ de M. Steeg, nous devions traverser des moments angoissants, et voici comment :

Une démonstration des forces aériennes ayant lâché quelques bombes sur les forts intérieurs des Dardanelles, devait nous placer dans une situation fâcheuse.

Nos craintes étaient justifiées ; elles furent confirmées par l'apparition du « Lala ». Ce n'était plus l'obséquieux et doux « Lala »... Furieux, comme seul un nègre sait l'être, ses épaisses lèvres frémissantes, les yeux hors des orbites, il esquissa un « Salamalec » presque sans révérence...

— Quelle bonne nouvelle, « Lala agha » ?

— Des nouvelles fort désagréables ! Vous avez fait cesser les bombardements par les cuirassés, mais vos Français les ont remplacés par de « *Grands oiseaux en acier* », qui seraient capables de voler jusqu'ici pour nous bombarder... C'est une trahison !

Il fallait payer d'audace.

Nous répondîmes de notre air le plus grave qu'il importait, avant tout de conserver son calme, et que nous conseillions à Ziaeddine Effendi d'être très prudent sans quoi nous abandonnerions toute intervention éventuelle... Que Son Altesse pouvait rassurer le Sultan, qu'en aucun cas les « grands oiseaux en acier » ne viendraient planer au-dessus du Palais Impérial... Que, de toute façon, nous allions immédiatement prévenir nos Agents à Sofia, par l'entremise d'un émissaire, afin de faire transmettre à M. Delcassé le mécontentement si légitime de Sa Majesté Impériale !

Le « Lala » changea d'expression ; il était apaisé. Nous croyant réellement à la tête d'une formidable organisation, il était surtout *personnellement rassuré* puisque ces terribles grands oiseaux ne devaient jamais survoler le palais où il habitait également...

Vers le 27 janvier, un changement radical se produisait dans l'attitude de la population de la Capitale, plus de conciliabules, plus d'affiches, l'expression des gens était timorée.

On ne prédisait plus la prochaine sédition contre le Comité. Que se passait-il ?... Enver était de retour !

Mis au courant de ce qui se tramait à Stamboul, il avait brûlé les étapes pour arriver inopinément à Constantinople. Quoique battu, ayant laissé ses armées en pleine déroute, Enver, par sa seule présence, avait mis fin à tout mouvement !

Tels des rats épouvantés par l'apparition soudaine du gros matou, ses adversaires politiques s'étaient terrés précipitamment chacun dans son trou !

Les Germano-Jeunes-Turcs, restaient encore une fois les maîtres incontestés du pays.

Bien que nous allions être débarrassés pour quelque temps des apparitions énervantes du « Lala » nègre, il fallut se rendre compte que la moindre indiscrétion sur l'envoi de la dépêche pouvait nous perdre.

Prétextant une grave maladie de cœur, nous demandâmes un congé de deux mois, afin d'aller en Italie y consulter des spécialistes. Grâce à l'appui du sénateur Zareh Bey Dilber, ami personnel de Djavid bey, ministre des Finances, nous avons réussi à obtenir le visa indispensable de Talaat...

Le 12 mars 1915, nous arrivions à Paris.

Ayant exposé à M. Georges Leygues, la situation politique et militaire de l'Orient et attiré son attention sur la nécessité absolue de réduire coûte que coûte la Turquie et ce, en attirant vers les Alliés la Bulgarie *à n'importe quel prix, nonobstant les prétentions excessives des Bulgares*, nous eûmes la satisfaction d'être approuvé et d'obtenir une audience auprès de M. Delcassé.

M. Delcassé, qui fut incontestablement un remarquable ministre des Affaires étrangères, nous dit, durant cette audience :

— Ah ! cette dépêche du Sultan ! Mais, monsieur, avec les Turcs, il n'est pas possible de traiter ; ce sont des fourbes ! Voyez-vous, il n'y a que « *ça* » qui compte ! et le ministre avançait son poing fortement serré.

Nous l'avions également entretenu et avec force détails de la situation en Orient. Nous avons insisté plus particulièrement sur la Bulgarie. Ce pays en raison de sa situation géographique et des qualités guerrières de sa population, s'imposait *impérieusement* au choix des alliés de préférence à tout autre Etat balkanique. La Bulgarie aurait *dû* servir de pivot aux opérations militaires des alliés en Macédoine, afin de réduire le plus rapidement possible la Turquie, disions-nous.

Mais au cours de toutes nos démarches entreprises par la suite auprès d'autres personnalités politiques, nous avons malheureusement constaté que nos idées ne s'accordaient guère avec les leurs ; sauf auprès de M. Painlevé et de M. Charles Guernier, qui approuvèrent notre exposé en appréciant toute l'importance et les résultats inestimables d'une action rapide contre les Turcs.

Hélas ! aucune conception, aucune volonté, aucune puissance humaines n'auraient su détourner le cours d'événements qui *devaient* s'accomplir.

M. Delcassé n'avait pas tort. On a fini par avoir raison des Turcs, mais après quatre années d'une terrible guerre et en sacrifiant des millions de vies humaines.

M. A. ERAM.



Les batteries de Ras-el-Tin démantelées. Deux soldats anglais posent devant les cadavres des défenseurs.

La cour martiale juge des pillards surpris pendant → l'incendie.

LE BOMBARDEMENT D'ALEXANDRIE

Le 11 juillet 1882 — il y a exactement cinquante ans, la flotte anglaise de l'amiral Seymour bombardait Alexandrie. Un mois avant, la population arabe avait manifesté violemment son hostilité contre les étrangers. L'anarchie régnait alors en Egypte : Arabi-Pacha, soutenu par le parti national pan-islamique venait de se soulever contre le Khédive Mehemed Tewfik, partisan de l'entente avec les puissances européennes.

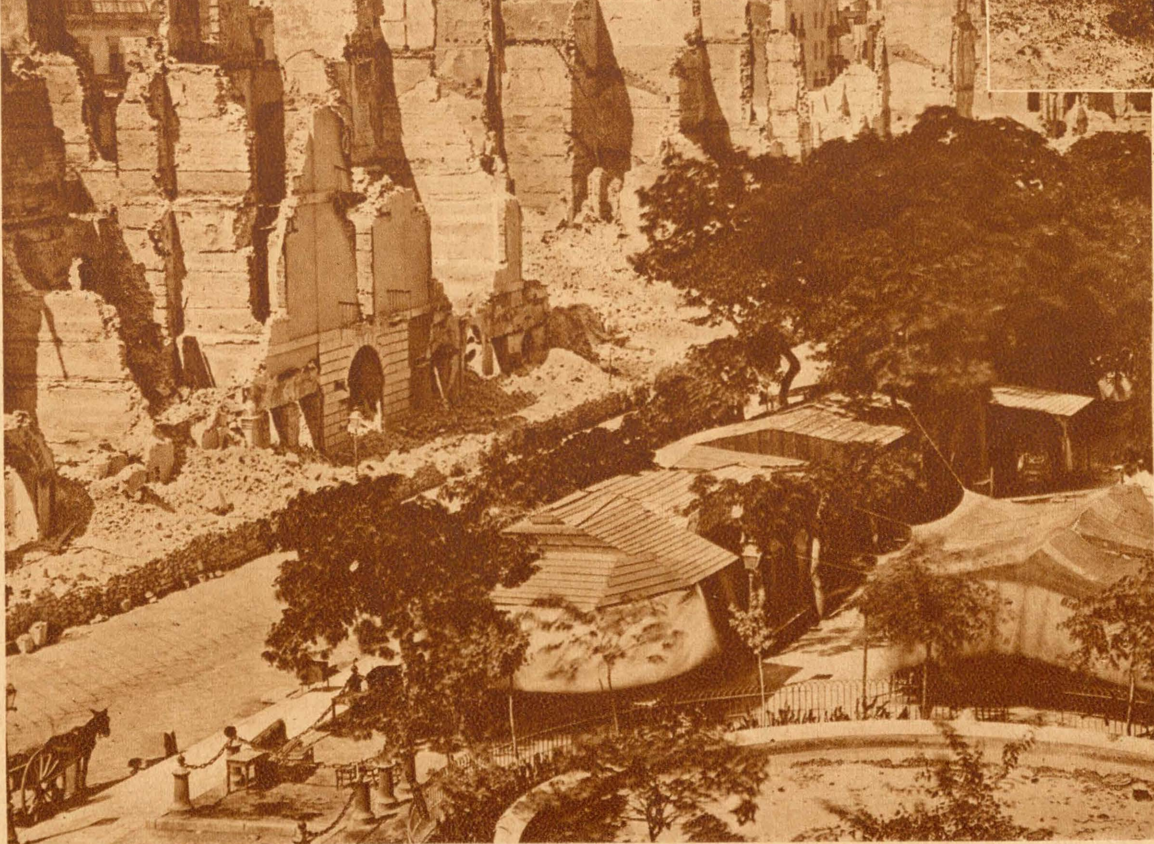
Le gouvernement anglais offre alors à la France de participer à l'expédition de répression. Le ministère Freycinet propose d'accepter : Clemenceau provoque une violente opposition : le ministère tombe. L'Angleterre agira seule : elle envoie 20.000 hommes et huit cuirassés. Après deux jours de bombardement, les forts capitulent. La ville est occupée par les forces anglaises qui procèdent à une énergique répression. Arabi-Pacha se replie sur le canal de Suez, mais il est battu définitivement à Tell-el-Kébir ; les Anglais occupent toute l'Egypte.

Cependant, à cinquante ans de distance, les préludes de ces événements se reproduisent : bagarres au Caire et à Alexandrie : violentes manifestations xénophobes ; le mouvement pan-islamique se précise...



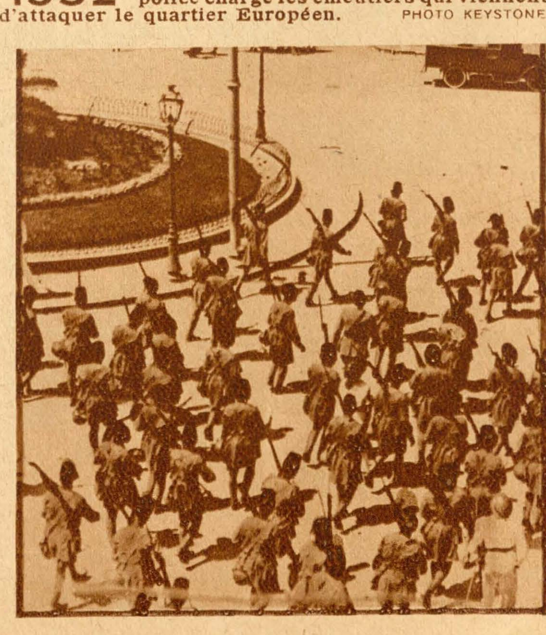
Le champ de bataille de Tell-el-Kébir, après la victoire qui assura aux Anglais la possession de l'Égypte.





1882 (à gauche) : la place des consuls, centre du quartier Européen d'Alexandrie, ← après le bombardement et l'incendie allumé par les indigènes.

1932 (ci-dessous) : cinquante ans après. La police charge les émeutiers qui viennent d'attaquer le quartier Européen. PHOTO KEYSTONE



Radio



Le parleur inconnu, M. Dehorter, décrit, pour les sans filistes du monde entier, les péripéties de la course d'endurance du Mans.
PHOTO WIDE WORLD



Madame Gertrud van Eyseren, la première femme « speaker » de la station de Berlin. WIDE WORLD



A l'inauguration officielle de la nouvelle crypte de la basilique de Sainte Thérèse à Lisieux, Mgr Verdier parle devant le micro. PHOTO WIDE WORLD

RADIOCOMMUNICATIONS ENTRE L'ALLEMAGNE ET L'AMÉRIQUE

Les P.T.T. allemands viennent de créer une voie nouvelle pour l'échange des concerts avec les Etats-Unis à l'aide des ondes très courtes.

Du côté allemand, c'est l'antenne dirigée de l'émetteur en ondes courtes de Königswusterhausen travaillant sur 19,74 mètres de longueur d'onde qui est utilisée dans ce but. Deux autres émetteurs allemands, celui de Königswusterhausen (29,16 mètres) et celui de Nauen (44 et 58 mètres) sont réservés aux services publics téléphoniques. Les dispositifs récepteurs se trouvent à Beelitz qui est relié avec Berlin par un grand nombre de câbles téléphoniques établis suivant les plus récentes données techniques et assurant aux réceptions les meilleures conditions possibles.

Du côté des Etats-Unis, on utilise les installations de la Radio Corporation of America. Les émetteurs en ondes courtes se trouvent à Rocky Point, les récepteurs à Riverhead. On utilise particulièrement l'émetteur à antenne dirigée et travaillant sur 20,27 mètres de longueur d'onde. Rocky Point et Riverhead sont reliés avec New-York par un réseau de câbles téléphoniques également établis en vue de retransmissions impeccables.

Voilà donc une série de très beaux concerts et reportages en perspective pour tous les auditeurs européens.

ÉCHOS

LA LUTTE CONTRE LES PARASITES INDUSTRIELS

La Maison de Radio de Berlin organise une exposition permanente des dispositifs antiparasites. Seuls, les dispositifs ayant subi des épreuves très sévères au point de vue efficacité de fonctionnement ainsi qu'en ce qui concerne la commodité d'adaptation y sont admis. Cette exposition, pour laquelle un guide très détaillé a été édité, s'enrichira constamment d'appareils nouveaux et les visiteurs y trouveront à tout moment les plus récentes réalisations.

■

LA PROCHAINE CONFÉRENCE DE T. S. F.

aura lieu à Madrid et aura, entre autres, à s'occuper de la lutte contre les parasites. Le gouvernement anglais y déposera un projet de loi internationale engageant toutes les nations à adopter les mêmes mesures de protections des auditeurs contre les perturbateurs et les parasites industriels.

■

BRUNING — BRICOLEUR D'APPAREILS DE T. S. F.

Le chancelier Brüning passe en Allemagne pour un amateur passionné de la Radio. Un schéma n'a pas de secrets pour lui et plusieurs récepteurs sont l'œuvre de ses propres mains.

■

AUDITEURS CONDAMNÉS

Depuis le début de l'année, 231 « Schwarzhörer » (auditeurs n'ayant pas acquitté la taxe radiophonique) ont été condamnés en Allemagne, dont deux à la détention.

■

AUX ÉTATS-UNIS

Le nombre d'appareils récepteurs en usage a atteint, suivant les données statistiques officielles, le chiffre de 12.500.000.

LES SOKOLS

PAR PIERRE BOST

PHOTOS CENTROPRESS



Quatre-vingt mille Sokols défilent dans les rues de Prague aux acclamations de la foule enthousiaste.

Yougoslaves, en costume national attendant le passage du cortège.

Il est (et surtout il fut) très bien porté d'aller assister à Bayreuth à la saison Wagner ; ou d'aller à Oberamergau pour les spectacles de la Passion. D'autres grands spectacles, uniques au monde, ont attiré de tous temps les voyageurs de l'Europe entière. Je ne serais pas surpris que les fêtes des Sokols, à Prague, prennent un jour cette même importance de grande attraction internationale. Déjà ce nom est familier à bien des gens qui l'ignoraient hier ; on sait que *sokol,* en tchèque, signifie « faucon » et que l'Association de ces « faucons », créée voici soixante-dix ans par Miroslav Tyrs, dont on célébrait, par ces fêtes, le centenaire, au temps où les Tchèques n'étaient pas libres, a pris à travers les années une importance morale si considérable qu'on y peut voir maintenant l'expression la plus caractéristique du peuple tchèque tout entier.

Le but premier, le but extérieur, du mouvement sokol, c'est le développement de la culture physique ; son but plus profond, c'est la culture morale de la race. Etre « Sokol », ce n'est pas seulement pratiquer la gymnastique, c'est aussi accepter toutes les disciplines d'une association puissante, à caractère nettement national, c'est s'engager à ne rien faire qui puisse porter atteinte à la réputation et à la noblesse de ce groupe immense. Les Sokols se reconnaissent des chefs, acceptent leurs décisions, et font de tout ce qui touche à leur qualité de sokol (adresse gymnastique et dignité morale réunies), une question d'honneur. C'est à cause de cet esprit qui les anime qu'ils sont devenus, pour tous leurs compatriotes et pour eux-mêmes, les représentants authentiques des vertus que le peuple tchèque entend honorer par dessus tout.

De tels principes, de telles aspirations, ne peuvent se prouver que par l'exemple. Je sens bien, depuis que j'ai assisté aux fêtes dernières, que la puissance de ce mouvement ne peut être clairement exprimée avec des mots, de même que la beauté du spectacle en lui-même ne peut s'exprimer réellement ni dans un compte rendu, ni dans des photographies. Je sens bien qu'il y a là un phénomène humain vraiment indescriptible. Il faut bien essayer, pourtant, de le décrire un peu...

Imaginez d'abord la ville de Prague. C'est une grande ville de huit cent mille habitants ; la ville moderne, entièrement renouvelée depuis la guerre, diffère peu de bien d'autres grandes villes ; la ville ancienne est une des plus curieuses et des plus belles de l'Europe, par les richesses d'architecture et de sculpture qu'elle offre. L'époque du « baroque », si mal connue, si mal jugée, y a survécu comme nulle autre part. On trouve ici la révélation d'un art authentique qu'on avait, jusqu'alors, cru inutile ou faisandé. Et c'est la première grande découverte qu'on fait à Prague.

Si l'on y vient au moment où se tient un Congrès de Sokols, on fait une seconde découverte. On découvre ce que peut être un véritable enthousiasme populaire, la manifestation profonde d'une foi. Ce n'est pas là une « fête nationale » comme tous les autres pays en célèbrent une, chaque année. Car une fête nationale n'est jamais qu'un anniversaire. Ici, l'événement ne se produit que tous les cinq ou six ans ; il ne s'agit pas de commémorer un souvenir, mais de célébrer un évènement réel, que l'on a préparé avec soin, avec amour. Depuis plusieurs mois, les chefs des Sokols (leur comité compte, au total, 1.500 membres ; un véritable Parlement) ont préparé les manifestations qui doivent se dérouler pendant quelques jours de l'été. Dans les plus petits villages de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie, des milliers de Sokols, jeunes et vieux, hommes et femmes, riches et pauvres, s'entraînent pour ces fêtes quasi-héroïques. Des instructeurs échelonnés selon une hiérarchie administrative (et tous bénévoles, car les Sokols travaillent par

enthousiasme, et ne doivent rien à personne) préparent ces fêtes gigantesques. Il s'agit, chaque fois, de faire mieux que la dernière fois ; et c'est ainsi que l'année 1932 restera pour les Tchèques l'année du neuvième Congrès, le plus vaste et le plus grandiose qu'on ait encore vu.

Quand approchent les grands jours, c'est vers Prague une ruée de tout le pays. Mais on vient de plus loin encore ; des groupements sokols existent chez tous les Slaves de l'Europe centrale, et envoient aux jeux des délégations. On a vu, cette année, les Yougoslaves, les Polonais, les Bulgares, les Ukrainiens, les Roumains ; on a vu des Sokols habitant l'étranger, et venus tout exprès pour ces fêtes, des Etats-Unis, du Canada, et même... de Paris, où existe un groupe de Sokols. On a vu des délégations anglaise, espagnole, française, d'autres encore. Venu de tous les points du monde, un nuage de visiteurs s'est abattu sur Prague, gonflant la ville, l'entretenant durant plusieurs jours dans une atmosphère de fête, de bousculade et de pittoresque.

Je renonce à décrire le bariolage des rues, la richesse des costumes, l'étrangeté de cette invasion bigarrée dans les rues modernes, les tramways, les cafés. Dans une ville inondée des couleurs nationales (drapeaux de quinze mètres ou drapeaux de dix sous), il suffit d'un grand coup de soleil et d'un souffle de bonne humeur collective pour créer une atmosphère presque irréelle. Prague, durant ces huit jours, n'était pas une ville comme les autres ; c'était un immense campement de pèlerins, venus pour assister à un miracle. Un miracle? Non. Au contraire, ils étaient venus assister à quelque chose qu'ils avaient prévu, préparé, et voulu.

Ce quelque chose, bien plus difficile à imaginer que tout le reste, c'est le spectacle même des grands exercices d'ensemble exécutés par les Sokols, et que l'image a déjà rendus populaires. Dans un stade immense, presque trop vaste pour un spectacle humain, un stade dans lequel, aux grands jours, près de deux cent mille personnes s'entassent, les Sokols viennent exécuter leur danse énorme, précise, accompagnée par une musique joyeuse et soutenue par les regards et l'enthousiasme de tout un peuple ; et c'est vraiment là quelque chose comme un rite national, une danse sacrée.

Il faudrait énumérer les différents éléments de ces fêtes, qui s'échelonnent sur un mois entier : Concours et exercices, des hommes, des femmes et des enfants. Mais retenons surtout le souvenir des plus grandes journées, les grands exercices d'ensemble qu'on renouvelle plusieurs jours de suite pour que la ville entière puisse y assister. C'est alors que l'on peut voir ce spectacle inoubliable de dix-sept mille gymnastes, jouant ensemble sur l'arène grande comme un village, manœuvrant comme une mécanique merveilleuse,



Il y a soixante-dix ans, les premiers Sokols étaient dix-huit. A l'arrière plan, dominant, le fondateur de cette association : Myroslav Tyrs. Les Sokols sont aujourd'hui 750.000.

créant par leurs gestes, leur rythme, *une nouvelle espèce de mouvement*, que l'on ne comprend pas d'abord, qui ne ressemble plus au mouvement humain, qui tient à la fois de la mécanique et de l'instinct...

Cette immense masse de maillots blancs répandue sur le stade qu'elle couvre tout entier, joue comme une forêt d'arbustes ; ce sont des mouvements simples, et que l'on ne s'attendrait pas à voir si émouvants. Ajoutez à cela que les gymnastes sont disposés sur un si large espace que la musique atteint les derniers quand déjà les premiers ont commencé leur geste ; il en résulte un léger décalage qui à certains moments fait onduler cette nappe de têtes, de torses et de bras comme une grande toile où l'on imiterait des vagues ; c'est à la fois l'impression de vertige des jeux de Luna-Park, et l'étrangeté des rêves. Il ne s'agit pas d'un mouvement multiplié, il s'agit d'un *autre* mouvement. Les gymnastes, ici, ne jouent pas avec leurs membres, mais *avec le mouvement lui-même*, jusqu'à en faire quelque chose d'imprévu et d'inexplicable.

Ces mouvements ne seraient peut-être pas si extraordinaires sans les jeux de lumière, qui viennent transformer toutes choses, donner une troisième dimension à ces masses, selon que leur position laisse voir les maillots blancs, les pantalons bleus ou les bras nus. C'est peut-être le plus inattendu, ces coups de lumière et d'ombre. Inattendus aussi les bruits que font naître ces exercices, claquement des mains sur les cuisses, froissement des pieds sur le sol ; ils prennent, eux



Dix-sept mille gymnastes manœuvrant sur leur rythme et leurs gestes une nouvelle es qui tient à la fois de la mécanique e



← « Le jeu de la Couverte ».

Un exercice d'ensemble des sokolettes, sur le stade de Prague.

Les jeux du cirque. Reconstitution d'un bas-relief du temple de Pergamon

ène, créant par de mouvement l'instinct.

aussi, une ampleur qu'on n'imaginait pas, et des significations surprenantes ; ce sont des bruits de forêt, comme des piétinements de feuilles mortes, ou le bruit d'eau d'une source. Je me demandais souvent, à regarder ce spectacle, si les instructeurs des Sokols ont toujours prévu les résonances qui naissent de ces exercices, ou si le hasard, comme souvent, s'est chargé de les aider. Je souhaite que le hasard soit pour quelque chose dans cette réussite ; elle prendrait ainsi un visage plus vrai d'œuvre d'art.

⁂

Il y a encore un « exercice d'ensemble » dont je veux dire un mot. Il est exécuté par plus de personnes encore : je veux parler de l'enthousiasme de la foule.

Ces jeux n'auraient pas de sens si le public, par son ardeur, n'y jouait aussi son rôle. Il le sait. Les acclamations, durant toutes ces fêtes, ont vibré dans Prague. Elles allaient aux gymnastes tchèques, et à ceux aussi venus des pays amis ; elles manifestaient à la fois la joie et l'espérance. Elles prouvaient bien que le mouvement sokol n'est pas seulement un mouvement de gymnastique, mais un des mouvements les plus puissants de l'Europe centrale.

Pendant un mois, une vraie trêve politique a été respectée dans Prague ; si les fêtes interrompaient les rivalités, c'est que les Sokols symbolisent aux yeux de ce peuple une vérité plus haute et plus réelle.

On l'a bien vu, lors du dernier défilé, qui promena dans la ville quatre-vingt mille Sokols venus de tous les pays.

Dans leur uniforme kaki, à chemise rouge, plume de faucon sur leur toque, ils ont défilé devant cinq cent mille frénétiques, alignés sur six kilomètres de rues, pendus aux maisons et au ciel. Sur ce cortège, qui dure près de cinq heures, où marchaient aussi les sokolettes blanches et rouges, et les costumes les plus éclatants de toute l'Europe centrale, sonnaient des acclamations comme jamais je n'aurais cru qu'une foule pût en pousser, si fort, et pendant si longtemps. Drapeaux et mouchoirs brandis, gestes, cris, ce fut, après des journées d'enthousiasme, une matinée de délire, qui laissa Prague comme brusquement écrasée, et repue, obscurément consciente d'une grande force.

Aujourd'hui les fêtes sont finies. Pour nous, visiteurs, elles ont peut-être manifesté surtout la grandeur esthétique du spectacle. Pourtant, nous avons bien deviné le sens véritable de cette œuvre morale ; nous avons vu la force de ce mouvement, et senti l'émotion qui possédait tout un peuple devant ses héros qui lui offraient l'image (chargée de souvenirs) de sa propre solidité. Et c'est parce que les Sokols ont su nous faire saisir si fortement la vraie nature de leur force qu'on peut dire qu'ils ont réussi, et que leur œuvre est de celles qui ne meurent pas.

Pierre Bost.



Le président Masaryk assiste aux fêtes du neuvième Congrès des Sokols.

VIEILLE RUSSIE

le Monastère de Petchery

PAR LA PRINCESSE PIERRE WOLKONSKY



Intérieur de l'église de la Dormition. — A droite icone de l'Attendrissement de la Vierge.

← Icone de la Dormition peinte par Alexis le Petit.

La vie du monastère continue. → Fabrication du pain bénit au monastère de Petchery.

PÉTCHÉRY est une charmante vieille ville aux maisons de bois, située tout à fait au sud de l'Estonie, à quelque cinquante kilomètres de Pskov demeurée russe, dans une région vallonnée, boisée et coupée de lacs. La terre là-bas est très colorée, rouge par endroits presqu'autant qu'en Provence, et sablonneuse, de sorte que les routes qui passent dans cette terre meuble la creusent et l'effritent et finissent par former de véritables ravins.

Le monastère de Pétchéry — l'équivalent français de ce nom serait : le monastère des grottes — est aux portes mêmes de la ville. L'arrivée est très surprenante. Hormis quelques coupoles émergeant des arbres, on ne voit rien qui annonce un couvent, mais bien les murs solidement assis d'une très vieille forteresse.

Passé la porte Saint-Nicolas, ses icônes, ses mendiants et ses cierges, vous êtes dans l'enceinte même du monastère, et le demi-cercle de ses toits verts va se découvrir à vous tout d'un coup, pendant que vous descendrez la pente raide qui mène au fond du puits de verdure où il s'est tapi. Les maisons sont roses ou blanches. Sur toutes les églises et sur toutes les maisons, des coupoles ; les unes toutes simples, petites et d'une ligne élégante : ce sont celles du XVIe et du XVIIe siècles dont il reste fort peu ; d'autres, trapues, soufflées, énormes : ce sont les coupoles baroques, ajoutées au XVIIIe, et qui sont fort belles aussi. Toutes ces coupoles sont d'un bleu dur, assez sombre, et étoilées d'or, ou bien entièrement dorées, mais dorées à la feuille, par des ouvriers très habiles, qui ne travaillaient qu'après avoir fait entourer leur coupole d'une véritable chambre parfaitement calfeutrée, afin qu'un courant d'air ne vînt pas froisser une des coûteuses feuilles d'or.

Chacun des bâtiments du monastère a son histoire, qui se confond avec l'histoire même du monastère.

L'église principale, celle de la Dormition de la Vierge (en occident nous disons : Assomption), est une vaste grotte artificielle à deux étages — l'un du XVIe et l'autre du XVIIIe siècles — pratiquée au flanc d'une colline et soutenue par d'énormes piliers de sable dur. Le mur extérieur de l'église, avec sa porte d'entrée et ses icônes, n'est qu'une façade appuyée à la pente abrupte de la colline et le toit raccorde tant bien que mal l'architecture au gazon.



L'église de la Dormition de la Vierge.

A l'intérieur de cette même colline et faisant suite à l'église se trouve *« la grotte que Dieu lui-même a creusée »*. Ce nom est celui d'une inscription découverte en même temps que la grotte, au XVe siècle par des bûcherons qui abattaient du bois dans la forêt. Ces hommes, en travaillant, firent tomber deux arbres qui, s'arrachant de terre avec leurs racines, mirent à jour l'entrée de la grotte et l'inscription. La grotte était évidemment une excavation naturelle — c'est là le sens de l'inscription — ayant servi de cellule à des ermites. C'est maintenant une espèce de catacombe à plusieurs rues s'emmanchant l'une dans l'autre et qui a servi de sépulture aux moines, aux guerriers tombés en défendant le couvent et aux dévôts qui voulaient se faire ensevelir sous la protection de la Vierge. La grotte contient plus de 3.000 tombes et deux fosses communes, et les moines d'aujourd'hui creusent une nouvelle impasse pour y loger leurs propres cercueils.

Après l'entrée de la grotte s'élève un charmant petit clocher tout à fait caractéristique de la région de Pskov et qui date du XVIe siècle. La bibliothèque et la sacristie sont logées face au clocher dans une maison rose aux fenêtres soulignées de blanc, l'une des plus fraîches et des plus séduisantes. Elle contient tous les trésors du monastère ou plutôt ce qu'il en reste ; car, en ce qui concerne la bibliothèque, les manuscrits les plus intéressants avaient dès avant la révolution pris le chemin des grands centres.



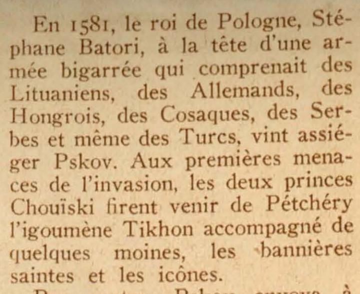
Sur les églises et sur toutes les maisons, des coupoles des XVIe et XVIIe siècles. Celles que l'on voit au premier plan ont été ajoutées au XVIIIe siècle.

Le véritable fondateur du monastère est le prêtre Jean, de Youriev. Lorsque les Allemands convertirent de force les habitants orthodoxes de Youriev à la foi latine, Jean revêtit sa cotte de mailles sous sa soutane, emmena sa femme et ses enfants et s'enfuit à Pskov. Là, il entendit parler de la découverte de la grotte de Pétchéry ; attiré par la vie ascétique et attristé par le martyre de son ami Isidore, jeté sous la glace à Youriev avec deux de ses compagnons pour n'avoir par voulu abjurer la foi orthodoxe, Jean s'établit à Pétchéry, s'y attacha passionnément et commença de creuser l'église à côté de la grotte naturelle. La consécration du nouveau sanctuaire en l'honneur de la Dormition de la Vierge, eut lieu en 1473 et fut accompagnée d'un miracle. Deux pauvres petites cellules complétaient le nouveau monastère. Lorsque Jean mourut, on trouva sur lui, profondément incrustée dans ses chairs, sa cotte de maille.

Au début du XVIe, les successeurs de Jean construisirent de nouvelles cellules et une église en bois en l'honneur des saints Antoine et Théodore. Les nouveaux bâtiments furent incendiés lors d'une incursion lituanienne. Mais le peuple s'était attaché au monastère et les dons affluèrent. Deux marchands de Pskov, Théodore et Basile, dotèrent le monastère et commandèrent une nouvelle icône de la Dormition. Le travail fut confié à Alexis le petit, peintre austère et pieux, qui mélangeait ses couleurs sur des reliques et priait tout en peignant.

Le pauvre petit monastère aux églises de bois devenait un pèlerinage célèbre. L'igoumène Corneille, pendant les quarante-et-un ans qu'il le dirigea (1529-1570), allait le transformer de fond en comble et lui donner la physionomie que nous lui connaissons aujourd'hui. Corneille était un moine austère, fort énergique et l'un des hommes les plus cultivés de son temps. Il évangélisa les populations avoisinantes, tribus de race finnoise, sauvages et violentes, qui bornaient leurs champs de têtes de chevaux morts. Convertis, ils apportaient au monastère de la laine et du grain, et, dans l'élan de leur dévotion ils enduisaient de miel les lèvres peintes des icônes.

En 1570, Ivan le Terrible vint à Pétchéry. L'igoumène Corneille, accompagné de tous les frères, vint avec la Croix au-devant du tsar. Que ce passa-t-il alors ? Un manuscrit du temps nous dit simplement ceci : Corneille « fut retiré de cette vie corrompue et envoyé en précurseur par le tsar de la terre au tsar des cieux dans les demeures éternelles ». Si nous voulons en croire la tradition, il faudrait interpréter ainsi ce passage : Ivan le Terrible, prévenu contre Corneille et violemment irrité contre lui, l'aurait décapité de ses propres mains alors que celui-ci venait à sa rencontre avec la procession ; puis, saisi d'un repentir soudain, le tsar aurait lui-même porté le corps jusqu'aux portes de l'église. Après quoi, le monastère fut comblé des dons du repentir et le nom de Corneille figure au nombre de ceux pour lesquels le tsar ordonnait de prier.



En 1581, le roi de Pologne, Stéphane Batori, à la tête d'une armée bigarrée qui comprenait des Lituaniens, des Allemands, des Hongrois, des Cosaques, des Serbes et même des Turcs, vint assiéger Pskov. Aux premières menaces de l'invasion, les deux princes Chouiski firent venir de Pétchéry l'igoumène Tikhon accompagné de quelques moines, les bannières saintes et les icônes.

Par contre, Pskov envoya à Pétchéry le jeune voévode Nétchaev et 200 hommes d'armes. Le siège de Pskov dura cinq mois, de septembre à janvier ; à l'entrée de l'hiver, il devint effroyable. Mais les habitants se battaient toujours, fortifiés par des visions de la Vierge de Pétchéry, et les icônes faisaient merveille. Lorsque les Polonais montaient à l'assaut et que la bataille prenait mauvaise tournure, l'igoumène Tikhon venait à la brèche en grande procession, bannières déployées, chandeliers allumés, et l'on chantait devant les icônes pendant que les hommes d'armes bataillaient.

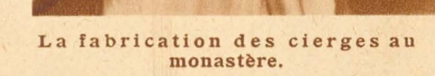
Les armées de Batori, tout en dévastant le pays avoisinant, avait épargné Pétchéry dans leur marche sur Pskov. Les habitants, fuyant avec leur bétail les villages incendiés, s'étaient réfugiés en grand nombre au monastère.

Au début du siège de Pskov, le roi Batori voulut renvoyer son butin en Pologne. Trente chariots passèrent à proximité du monastère. Les hommes d'armes s'en emparèrent. Un peu plus tard, ils mirent la main sur des convois lituaniens. Un butin abondant, des prisonniers russes, deux cloches qui avaient été pillées à l'église Saint Nicolas de Napolny et un chameau ! Bien entendu, les deux cloches furent suspendues en grande liesse au clocher de l'église Saint Nicolas à la porte du monastère.

En 1701, Pierre le Grand se servit de Pétchéry dans sa lutte contre la Suède ; il y installa une garnison, doubla les murs d'une ligne de fossés, de cinq bastions et de remparts en terre. Vingt ans plus tard, la paix de Nystadt en annexant l'Estonie à la Russie éloignait Pétchéry des frontières et marquait la fin de son rôle guerrier.

Aujourd'hui la vie du monastère continue, quoique dans des conditions plus difficiles que par le passé. La révolution bolcheviste a passé par là. Et maintenant Pétchéry appartient à l'Estonie, le plus septentrional des trois Etats baltes issus de la défaite allemande et de la révolution russe.

Princesse P. WOLKONSKY.



La fabrication des cierges au monastère.

La grotte : Elle servait de sépulture aux moines, aux guerriers tombés en défendant le couvent. La grotte contient plus de 3.000 tombes et deux fosses communes.



La chambre du silence dans la maison des allumettes, où Ivar Kreuger se retirait pour méditer ou travailler et où on ne devait jamais le déranger

La Vie Inconnue d'Ivar Kreuger

PAR INGEBORG EBERTH

VI (*)

KREUGER ET LA SOCIETE DE STOCKHOLM (SUITE)

Ivar était pour tout le monde le Crésus moderne, le roi des allumettes, l'homme le plus puissant et le plus riche du monde. Il s'en rendait compte et savait très bien que nombreux étaient les soi-disant amis qu'il avait dans la meilleure société, qui ne cherchaient qu'à tirer profit de leurs relations avec lui. Ivar se demandait souvent quelle serait leur attitude à son égard, si tout à coup il se trouvait ruiné. On peut dire que l'argent l'a souvent empêché de jouir simplement de l'existence, d'être un homme parmi ses égaux. Dans sa patrie, il ne pouvait jamais passer inaperçu, oublier son travail et ses soucis, s'amuser comme les autres.

Un cabaret de nuit venait de s'ouvrir à Stockholm. Il s'appelait « Grotta Azurra ». Je voulus y aller et Ivar admit qu'il serait amusant de voir ce que pouvait être un cabaret de nuit à Stockholm.

Sous un nom d'emprunt, Ivar s'y fit inscrire. Quand nous entrâmes dans la salle, le chef d'orchestre arrêta la musique pour jouer une valse viennoise, une de celles qu'Ivar aimait. Il comprit qu'on l'avait reconnu et, de fort mauvaise humeur, il choisit une table dans un coin éloigné de la salle. A peine y étions-nous installés, qu'un ami d'Ivar vint lui parler. Il voulait lui emprunter de l'argent et ne fut pas le moins du monde gêné par ma présence. Ivar était toujours très généreux. Il sortit son portefeuille et donna mille couronnes à son ami. Mais au lieu de s'en aller avec son butin, cet ami, un comte suédois, prit place à notre table, sans y être invité, et pria le garçon de lui apporter le champagne qu'il avait laissé sur la sienne.

Le comte avait déjà suffisamment bu avant de venir parler à Ivar. Il ne tarda pas à se griser complètement et ses propos devinrent désobligeants.

— Vous n'avez pas du tout l'air d'un roi des allumettes, dit-il. Vous ressemblez à un gros morceau de fromage.

L'appréciation ne fut certainement pas du goût d'Ivar, qui quitta bientôt le local.

Il avait été très impressionné par la remarque du comte. Il ne l'oublia pas de sitôt : je le voyais s'arrêter devant les glaces, scruter son visage et murmurer : « C'est donc vrai que je ressemble à un gros morceau de fromage ? »

PETITES HISTOIRES

On a raconté d'innombrables histoires sur Ivar Kreuger, dont l'ensemble donnait une certaine idée de son caractère. Une sorte de légende s'est ainsi formée qui n'est vraie que pour une partie.

Ivar n'était pas facile à déchiffrer. Il a toujours été réservé et silencieux, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, et il s'enfermait dans son bureau, où personne n'avait le droit de pénétrer sans autorisation.

Ivar aimait beaucoup la lecture. Il parlait couramment le français, l'anglais et l'allemand et lisait dans ces langues, sans compter sa langue maternelle. Il préférait les romans et les biographies à tout autre genre de littérature. Il appréciait aussi beaucoup le théâtre et la musique : « Les chansons hindoues » et « Becherel » des aventures d'Hoffmann étaient ses airs préférés. Quand il allait aux restaurants qui lui appartenaient, où là où on le connaissait bien, il demandait toujours au chef d'orchestre de jouer ces airs.

Comme je l'ai déjà dit, Ivar a aidé beaucoup de monde dans sa vie ; il le faisait très volontiers. Et si celui auquel il était venu en aide, s'en montrait digne, il avait son avenir assuré. Mais Ivar n'admettait pas qu'on abusât de sa générosité. Dans ces cas, il était impitoyable : il rayait le coupable de sa mémoire et rien ne pouvait le faire revenir à de meilleurs sentiments à son égard.

La petite Grete Eberth, fille de Ingeborg, costumée de façon à reconstituer un tableau célèbre de Rættvik.

(*) Voir VU, nos 222, 223, 224, 225, 226.

Il s'intéressait beaucoup aux jeunes gens et surtout aux jeunes filles qu'il faisait élever et instruire à ses frais.

Je me souviens d'un jeune homme qu'il avait aidé à faire ses études et qui avait suivi une carrière scientifique. Quand il obtint une chaire à une Université suédoise, Ivar assista à ses débuts, mais non pas parmi les membres de la Faculté ou les personnages officiels : il s'était caché dans un coin sombre de la salle. Et lorsqu'un ami l'aperçut, il rougit et s'esquiva.

J'ai beaucoup voyagé avec Ivar et j'ai souvent été surprise de la quantité de gens qu'il connaissait dans toutes les classes de la société. Il avait des amis dans les milieux les plus divers et les plus inattendus.

Cette facilité de se lier était assez étrange lorsqu'on songe à sa retenue habituelle et à son maintien réservé en société. Il n'aimait guère les réunions officielles et surtout les grands dîners. S'il était forcé d'y aller, il tâchait de s'arranger de façon à être placé à côté de ceux qu'il connaissait et qui n'avaient pas l'habitude de lui parler de ses affaires. Rien ne lui était plus désagréable que des entretiens d'affaires en pareille occasion. Il détestait aussi prendre la parole aux banquets. Mais dans l'intimité, au cours de dîners avec des amis, il faisait volontiers de petits discours amusants, nourris d'anecdotes plaisantes et pleins d'humour.

Il ne supportait pas qu'on célébrât ses mérites ou son œuvre, au cours d'assemblées officielles. Quand il recevait chez lui, tous les invités devaient observer strictement la loi non écrite qui interdisait tout discours en l'honneur du maître de la maison. A part cette restriction, ses hôtes jouissaient d'une entière liberté et plus ils s'amusaient, plus Ivar était content.

C'était vraiment un grand enfant sous certains rapports et c'est ce qui le rendait peut-être si séduisant. Il possédait une mémoire exceptionnelle. Il se souvenait des cours de bourse cotés de nombreuses années auparavant. Au cours d'un voyage de Berlin à Paris, il s'était amusé à inscrire sur un bout de papier les cours d'une valeur cotés toute une année. Quand il les compara aux cours officiels, il ne trouva que quelques rares erreurs. Il était très fier de cet exploit et me le raconta un jour.

Ivar était très fort et bien bâti. Mais il n'avait rien d'un athlète et ne s'entraînait à aucun sport. Il nageait très bien. Mais son exercice préféré était la marche. Il supportait très bien la mer et n'était presque jamais malade, même par le plus mauvais temps.

Il avait toutes sortes de manies. Quand il voyageait, il faisait toujours retenir un compartiment entier. Dès qu'il y entrait, il baissait les stores et se mettait à lire des journaux. Il n'allait jamais au wagon-restaurant, quand il y avait beaucoup de monde, et préférait attendre qu'il se fût vidé. Pendant les repas, il restait silencieux et regardait par la fenêtre. Il éprouvait un plaisir intense à voir fuir le paysage devant lui.

Ivar était extrêmement prudent. Il n'essayait jamais de traverser les rues avant de s'être assuré qu'il pouvait le faire sans courir le moindre danger. Il préférait attendre tranquillement, même quand il était pressé.



Ivar Kreuger photographié par Ingeborg, sur le balcon de la villa de l'île du Bonheur (Kanholmen).



Quelques instants après, Kreuger prenait cette photographie d'Ingeborg.

Je pense que c'était un trait de son caractère. Mais il est possible qu'il ait pris des proportions telles, à la suite d'un accident auquel Ivar n'échappa que par hasard.

Il revenait à pied chez lui et traversait la chaussée de Stranvägen à Stockholm, quand il aperçut une automobile qui arrivait sur lui à une vitesse vertigineuse. Ivar se jeta en avant pour l'éviter, mais le pare-choc lui arracha un morceau de son pantalon. Ivar donna cent couronnes au chauffeur parce que, dit-il, « je m'étais rendu compte qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter de me renverser ».

Quand Mary Pickford et Douglas Fairbanks firent un séjour en Suède, Ivar les invita dans sa propriété de Kankhomen, dans l'archipel de Stockholm. Il avait été reçu chez eux à Hollywood et voulait profiter de cette occasion pour leur rendre leurs politesses.

Ivar m'avait priée de prendre part au déjeuner à Kenholmen, mais je ne parlais pas assez bien anglais et je préférais m'abstenir. Le même soir, l'Industrie du Film suédoise avait organisé un grand dîner en l'honneur des vedettes américaines, à Saltsjobaden, dans les environs de Stockholm. Ivar m'y emmena. Il y avait Greta Garbo, Lars Hanssen, Victor Siöstrom, Mauritz Stiller et beaucoup d'autres personnalités marquantes du monde du film. Ivar quitta le banquet très tôt et me reconduisit chez moi. Pendant le trajet, il me dit qu'il avait voulu danser avec Mary Pickford, mais qu'elle lui avait répondu qu'elle ne dansait qu'avec son mari.

Ivar avait toutes sortes de petites manies. Au théâtre, par exemple, il prenait toujours des places près du passage pour pouvoir s'en aller sans déranger personne, si le spectacle l'ennuyait.

Il arriva un jour que, par erreur, on lui retint des places au milieu d'une rangée. Quand il se rendit compte qu'il ne pourrait partir avant l'entr'acte, il s'endormit dans son fauteuil et ne se réveilla que lorsque quelqu'un lui marcha sur les pieds. Il se réveilla en sursaut et se leva d'un bond, tout effrayé à l'idée qu'on l'avait reconnu. Il ne bougea plus jusqu'à la fin du spectacle. A la sortie, il entendit quelqu'un dire que les paysans ne devraient pas être admis à l'orchestre, et que tout au moins on ne devrait pas leur permettre de s'endormir et de ronfler pendant la représentation.

Une autre fois, s'étant réveillé au milieu de la représentation, Ivar fut très touché par la situation de l'héroïne, qui s'était trouvée ruinée, et il me demanda s'il ne devait pas l'aider à remettre ses affaires en ordre. Je lui répondis en plaisantant qu'il devrait certainement le faire, mais quand je le vis sortir de sa poche son carnet de chèques, je lui rappelai qu'il était au théâtre. Il sourit sans rien dire, mais invita l'actrice et son mari à souper.

Je me souviens d'un autre épisode. Ivar avait oublié ses billets à la maison. Il déclara au portier qu'il était Ivar Kreuger. Mais le portier lui rit au nez. La femme de celui-ci reconnut Ivar et apporta une chaise pour le placer. Ivar ne resta pas longtemps, parce que la pièce lui déplut. Quand il passa devant

la femme du portier, il se souvint de ce qu'elle avait fait et la rétribua avec largesse.

Ivar allait parfois aux courses, mais ne jouait presque jamais et quand cela lui arrivait, il choisissait toujours le numéro 13. C'est ainsi qu'il joua un jour dix mille francs sur un numéro 13 à Longchamp, ce qui lui rapporta cinq fois sa mise. Il donna la moitié de son gain au jockey. Ivar croyait que le numéro 13 lui portait chance. Quand il voyageait, il tâchait toujours d'avoir le compartiment treize.

Ivar était très aimé dans sa ville natale, où il avait été à l'école. On en avait gardé le meilleur souvenir et les femmes surtout se souvenaient de sa séduction et de son charme. Mais ses professeurs avaient eu à se plaindre de lui, car il avait été un écolier turbulent et il y eut entre eux et lui plus d'une collision dont Ivar aimait à évoquer les souvenirs.

Un jour, à Stockholm, Ivar rencontra un de ses anciens professeurs avec lequel il avait toujours été à couteaux tirés. Ivar s'arrêta, se nomma et l'invita à l'accompagner au « Palais des Allumettes » qui venait d'être édifié. Le professeur, confus et craintif comme un petit enfant, suivit Ivar qui lui fit visiter les « labyrinthes » du palais et l'emmena ensuite dans la « chambre silencieuse ». Il pria Ivar de lui pardonner de n'avoir pas été assez gentil avec lui pendant ses années de collège.

Ivar était au fond un grand enfant qu'il ne fallait pas contrarier. Quand il rencontrait des obstacles ou bien quand il se heurtait à des objections, il ne cédait pas, mais s'obstinait à atteindre son but par d'autres moyens. Mais il arrivait aussi que le grand Ivar Kreuger perdît le jeu.

Ivar était allé danser dans un restaurant, à Stockholm. Il était seul, ce soir-là. Il remarqua à une table voisine une très jolie jeune femme. Ivar l'observa quelque temps avant de se décider à faire sa connaissance. Elle était grande et mince, ce qu'Ivar aimait par-dessus tout. Une femme n'était jamais assez mince, à son goût. Elle avait de magnifiques yeux qui séduisirent Ivar plus que le reste. Il lui demanda si elle voulait danser avec lui. Après la danse, Ivar l'invita à sa table. Ils causèrent. Elle lui plut énormément et, quand le restaurant ferma, Ivar lui demanda la permission de la reconduire. Elle refusa, parce qu'Ivar avait omis de se présenter et qu'elle n'avait pas l'habitude de se laisser accompagner par des étrangers.

Ivar hésita un instant et se décida à dire son vrai nom. « Je m'appelle Ivar Kreuger », dit-il. Ce qui arriva alors le stupéfia et le remplit de confusion. La jeune femme devint furieuse, croyant qu'Ivar s'était approprié pour la circonstance le nom du grand financier dont toute la Suède était fière. Elle lui jeta un regard plus éloquent que les paroles. Ivar ne savait que faire pour la calmer. Mais l'incident ne servit qu'à augmenter l'intérêt qu'il éprouvait pour sa compagne et il s'excusa d'avoir ainsi usé du nom d'Ivar Kreuger qui, dit-il, était son ami, un ami très intime. La jeune femme le crut cette fois, et la paix fut faite. Ivar l'accompagna jusque chez elle.

Pendant le trajet, Ivar lui demanda quels étaient ses deux plus grands désirs. Elle répondit : « Je voudrais rencontrer Ivar Kreuger et ensuite je voudrais avoir une automobile, un roadster. »

Ivar lui dit qu'il regrettait de ne pouvoir lui faire faire la connaissance de Kreuger cette nuit, qu'il avait dîné avec lui le soir même et venait de le quitter. « Quant au roadster, vous le trouverez, à votre nom, dans le magasin de vente de X..., demain matin. J'arrangerai cela et ce sera un présent de la part d'Ivar Kreuger. » Le lendemain matin, la jeune femme raconta l'histoire à quelques amis qui s'en amusèrent beaucoup. Mais l'un d'eux voulut quand même en avoir le cœur net et alla voir le marchand d'autos. Celui-ci lui déclara qu'en effet une auto était à la disposition de la jeune femme et quand l'ami de celle-ci demanda qui en avait donné l'ordre, il lui fut répondu que c'était Ivar Kreuger. L'ami courut rejoindre la jeune femme, lui annonça que le roadster était à sa disposition et qu'elle avait fait la connaissance d'Ivar Kreuger en personne, au restaurant.

Ivar lui écrivit en la priant de ne dire son nom à personne, mais il était trop tard. Je dois ajouter, pour terminer cette histoire, absolument authentique, que la jeune femme ne rencontra plus jamais Ivar, malgré tous ses efforts. Elle aurait voulu le remercier de vive voix pour son présent et s'excuser en même temps de ne l'avoir pas cru, quand il s'était nommé. Ivar ne voulut plus la revoir.

Ivar était toujours heureux de rendre les autres heureux. « Je veux qu'on m'aime plus que je n'aime », disait-il. Avec les années, il craignait de plus en plus de trop s'attacher à n'importe qui, et cette crainte prit de telles proportions que je lui déclarai ouvertement que je haïssais le succès de ses vastes entreprises. Plus il réussissait, plus large devenait l'abîme entre nous. Je l'ai supplié plus d'une fois de s'arrêter avant qu'il ne fût trop tard. Pour toute réponse, il souriait de son sourire habituel et particulier. Ivar ne voulait pas s'arrêter avant d'avoir conquis le monde entier. J'ai de la peine à l'avouer, mais cette idée était ancrée en lui de telle façon qu'il n'était pas possible de lutter contre elle. Il en était positivement obsédé. Je m'en rendais compte en le voyant marcher de long en large et se parler à lui-même. Chaque nouvelle victoire le remplissait d'aise pour quelque temps. Le jour où il conclut sa grandiose transaction avec l'Allemagne, il me téléphona et me pria de lui jouer du piano au téléphone. Pendant près d'une demi-heure je lui jouai ces airs russes qu'il aimait tant et quand je m'arrêtai il bavarda avec moi pendant quelque temps encore. Je pensai d'abord qu'il était malade et craignait de rester seul. Mais il me tranquillisa en me déclarant qu'il était plus fort et se portait mieux que jamais, et avait encore de plus grands projets en vue.

Ivar aimait ses entreprises comme une mère aime son enfant. Quand il parlait du trust des allumettes, il disait que « son fils » s'était très bien comporté ces derniers temps. Pendant les premières années de sa présidence du trust, ses appointements et parts bénéficiaires étaient si importants qu'il n'en dépensait qu'une faible partie. Il ristournait même au trust la moitié de ses appointements et quand je lui en demandai la raison, il me déclara qu'il ne fallait jamais dépenser pour soi plus qu'il n'était nécessaire et qu'en outre « son fils » avait besoin de tout l'appui financier qu'on pouvait lui donner.

Il était parfaitement inutile de discuter avec Ivar. Il n'écoutait personne. S'il avait été un peu plus prudent dans sa façon d'agir et s'il avait un peu plus songé à lui-même, il serait aujourd'hui un des hommes les plus heureux du monde. Mais je ne crois pas qu'il ait jamais désiré être heureux. Son cerveau était devenu une machine qui, sans répit, le poussait vers de nouvelles réalisations et vers une nouvelle gloire. Ivar n'a probablement jamais été effleuré par la pensée qu'il pouvait y avoir une limite à cette formidable « expansion ». J'ai essayé pendant quatorze ans d'enrayer cette poussée irrésistible. Je n'y ai pas réussi. Et d'un autre côté, il m'a été absolument impossible de l'aider au cours des dernières années, quand sa conduite devint plus étrange encore qu'elle ne l'avait jamais été.

Je me souviens qu'un soir il arriva chez moi et se mit à parler de certaines personnes qui, disait-on, faisaient courir le bruit que toutes ses entreprises étaient à la veille de faire faillite et qu'une catastrophe était imminente. Ivar était hors de lui et il jura qu'il prouverait à l'univers entier que « son fils » ne décevrait jamais les espoirs de son père.

UNE CONFERENCE DE MINUIT

Je sais tout ce qu'on dit d'Ivar. On l'appelle le plus grand escroc qui ait jamais existé, on l'accuse d'avoir méprisé les lois et les coutumes généralement admises et respectées en affaires. Je n'ai rien à répondre. Il m'est très pénible de savoir qu'il a transgressé la légalité et les lois de la morale. Mais je suis absolument convaincue qu'il a toujours espéré que les conditions redeviendraient normales et qu'il serait en mesure de régulariser sa situation.

Je puis certifier qu'il était heureux comme un enfant chaque fois que ses sociétés payaient des dividendes aux actionnaires. Le bonheur des autres lui donnait une véritable joie et, dans sa foi aveugle en son propre pouvoir, il s'est laissé entraîner à des actes risqués et répréhensibles, afin que tous ceux qui avaient confiance en lui, profitent des bénéfices qu'il tirait de ses transactions.

Malgré sa réserve et sa retenue, Ivar ne se possédait pas de joie quand les journaux proclamaient ses nouveaux triomphes. Il gardait les fils de ses entreprises dans ses mains, ne mettait personne au courant de ses projets et laissait éclater le résultat comme un éclair sillonne parfois un ciel sans nuages. C'était peut-être de la vanité, peut-être un chaînon manquait-il dans ce mécanisme remarquable de son génie financier.

Ivar ne fut jamais intime avec ses associés suédois. Il disait qu'il ne fallait pas que des relations d'affaires, la fréquentation continuelle pendant les heures de travail, fussent prolongées au-delà, pour se transformer en des relations mondaines. On y perd en quelque sorte la joie si spéciale que donne le travail et le respect réciproque s'en trouve amoindri. Ivar savait faire travailler ses associés et collaborateurs et en tirer le plus grand rendement possible. Ils firent merveille plus d'une fois, pendant ses nombreuses et longues absences.

(A suivre) Ingeborg EBERTH.



Ivar et Ingeborg au cours d'un voyage, en 1926.



une imprimerie moderne

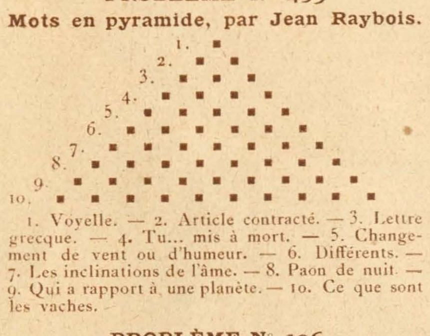
TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE - HÉLIOGRAVURE - PROCÉDÉ OFFSET

DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE

13, QUAI VOLTAIRE PARIS 17, RUE FONDARY

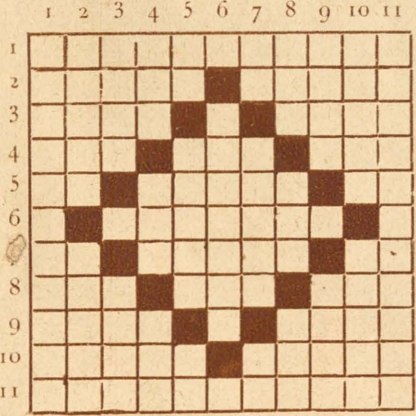
DISTRACTIONS DE LA SEMAINE

PROBLÈME N° 435
Mots en pyramide, par Jean Raybois.



1. Voyelle. — 2. Article contracté. — 3. Lettre grecque. — 4. Tu... mis à mort. — 5. Changement de vent ou d'humeur. — 6. Différents. — 7. Les inclinations de l'âme. — 8. Paon de nuit. — 9. Qui a rapport à une planète. — 10. Ce que sont les vaches.

PROBLÈME N° 436
Mots croisés, par A. Porteils.



Horizontalement :

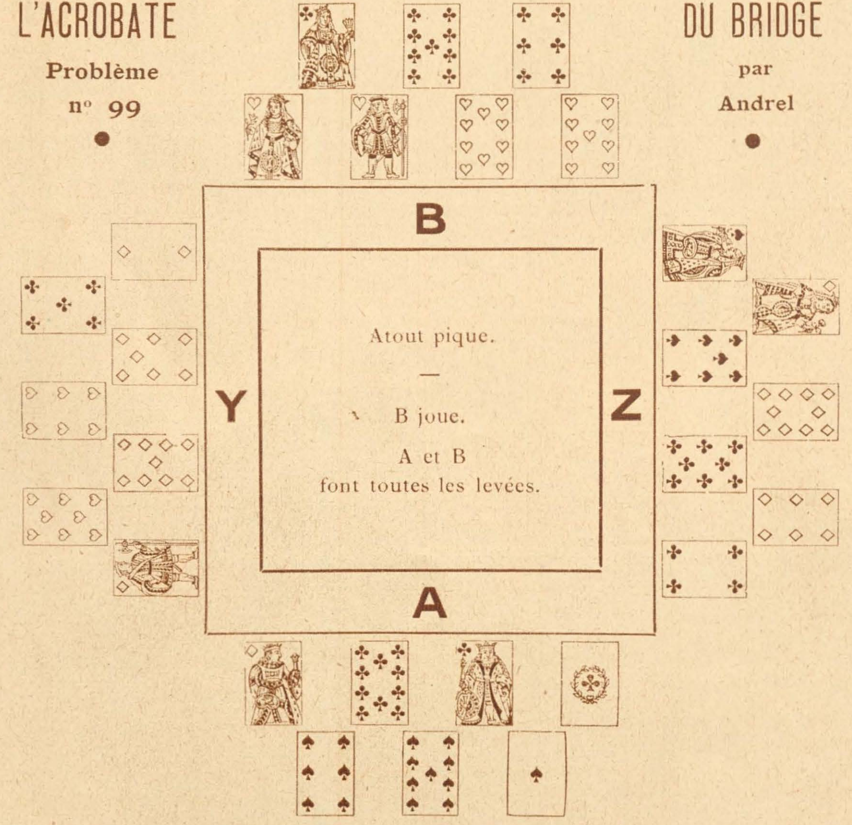
1 : Qualifie certain topique. — 2 : Serf spartiate - Mesurer avec une certaine mesure. — 3 : Qui a subi une certaine influence - Adverbe. — 4 : Article - Durillon - La Sicile en est une. — 5 : Unité de mesure chez les Romains - Fort mince - Conjonction. — 6 : Homme de rien. — 7 : Préposition - Prénom féminin - Deux lettres de voile. — 8 : Pronom personnel - Anagramme de lin - Préfixe. — 9 : Monnaie étrangère - Liquide nourricier. — 10 : Petit four - Roulai. — 11 : Qualifie une dignité élective.

Verticalement :

1 : Sortes de poésies pastorales. — 2 : Choisies - Résultat. — 3 : Bruits - Ville d'Espagne. — 4 : Allez - Pronom indéfini. — 5 : Démonstratif - Autre démonstratif - Conjonction. — 6 : Sorte de gant. — 7 : Possessif - Personne vive - Deux lettres de Loire. — 8 : Terme sportif - Epoque - Pronom personnel. — 9 : Sur une croix - Fit manger beaucoup. — 10 : Sur la Garonne - Intéressé. — 11 : Science traitant des reptiles.

L'ACROBATE DU BRIDGE

Problème n° 99 par Andrel



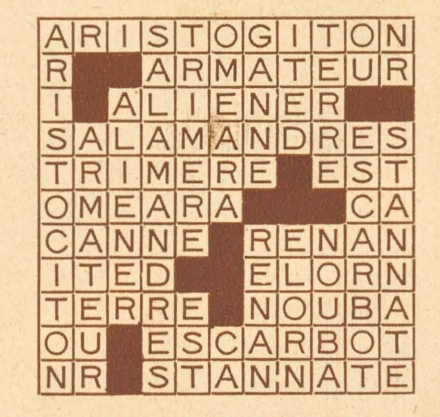
BRIDGE : SOLUTION DU PROBLÈME N° 98

1er coup. — A joue 10 de pique, Y dame de pique, B 2 de carreau (maître), Z 9 de pique
2e coup. — A joue valet de carreau (maître), Y dame de cœur, B roi de cœur, Z 10 de cœur.
3e coup. — A joue 4 de carreau, Y dame de carreau, B roi de carreau (maître), Z 6 de carreau.
4e coup. — A joue 3 de pique, Y 7 de carreau, B 9 de carreau (maître), Z 8 de carreau.
5e coup. — A joue roi de trèfle (maître), B 4 de trèfle.
6e coup. — A joue 8 de pique (maître).
7e coup. — A joue 8 de trèfle, B 10 de trèfle (maître).

AVIS

Les Distractions de la Semaine, à l'exception des Problèmes de Bridge, font l'objet de concours mensuels dotés de prix intéressants. Les concurrents doivent nous adresser leurs réponses sur feuille du format carte postale en y joignant les bons de participation dans le délai de trois semaines après la publication des problèmes.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS 412



A	R	I	S	T	O	G	I	T	O	N
R			A	R	M	A	T	E	U	R
I		A	L	I	E	N	E	R		
S	A	L	A	M	A	N	D	R	E	S
T	R	I	M	E	R	E		E	S	T
O	M	E	A	R	A				C	A
C	A	N	N	E		R	E	N	A	N
I	T	E	D			E	L	O	R	N
T	E	R	R	E		N	O	U	B	A
O	U		E	S	C	A	R	B	O	T
N	R		S	T	A	N	N	A	T	E

SOLUTION DU LOGOGRIPHE N° 413

Trépas. — Repas.

SOLUTION DE L'ÉNIGME N° 414

Papier.

SOLUTION DES MOTS EN TRIANGLE N° 415

Z A G A Z I G
A R R I U S
G R I E G
A I E L
Z U G
I S
G

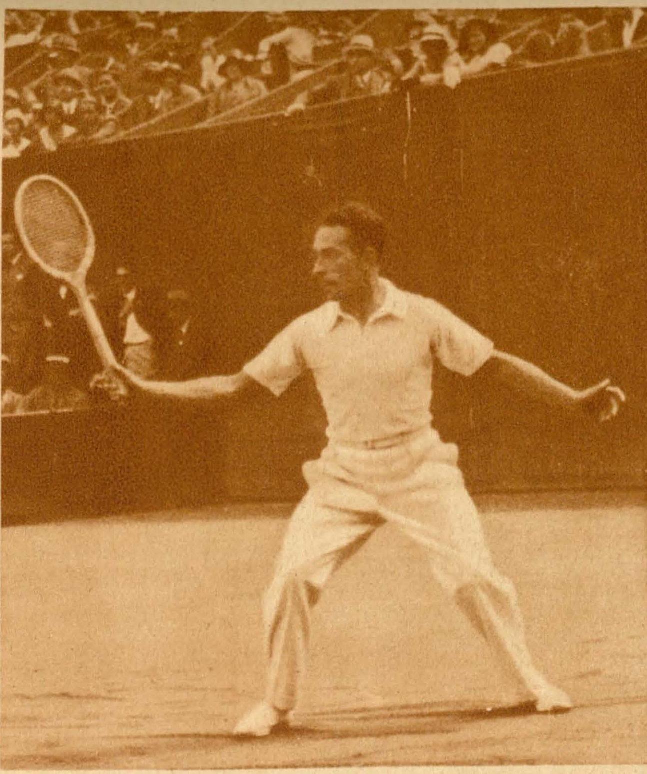
Résultats des « Concours et Distractions » du mois d'Avril

1er prix : M. Tourenne, de Riom, une lampe-réveil, valeur 345 fr. ; 2e prix : M. Louis Lazerges, de Riom, un phono-mallette, valeur 300 fr. ; 3e et 4e prix : Mme Gerbe, de Nancy, et M. Biévelot, de Malzéville, chacun un réveil, valeur 215 fr. ; 5e, 6e et 7e prix : M. Albertin, de Vanves, M. Fick, de Malzéville, et M. Homo, de Paris, chacun un coffret parfumerie, valeur 100 fr. ; 8e prix : Mme Amélie Baud, de Bezançon, une boîte de thé, valeur 40 fr. ; 9e au 15e prtx : Mme Bonnemaison, de Tergnier, M. Dallière, de Rouen, M. R. Guénault, de Blois, M. Roussel, de Liffol-le-Grand, M. Roussel, de Sannois, Mlle Watteau, de Paris, chacun un allumeur, valeur 30 fr.

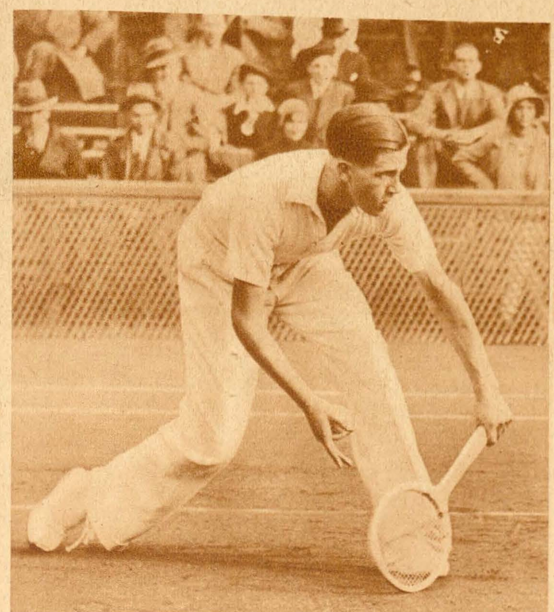
AVIS. — Pour départager les concurrents ex æquo *des Concours et Distractions, nous aurons désormais recours au tirage au sort. C'est ainsi que dans le présent concours les quatre premiers lauréats qui avaient le même nombre de réponses exactes ont pu être classés.*

DISTRACTIONS 435-436

Qui Jouera
Pour la France la Coupe Davis



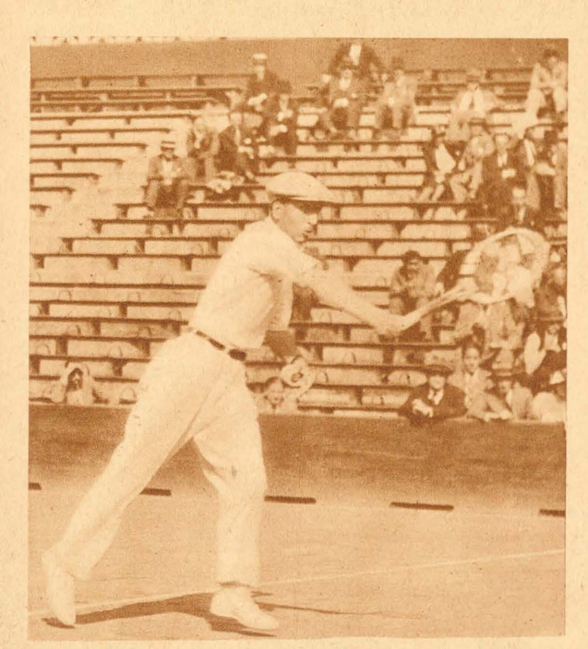
Henri Cochet. PHOTO HUG BLOCK



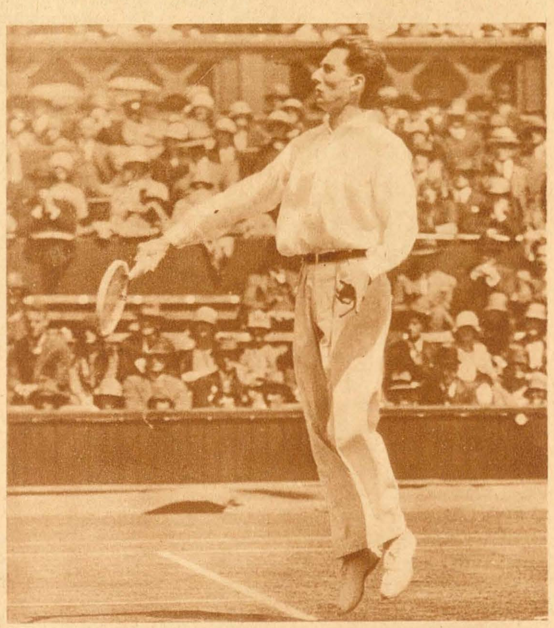
Marcel Bernard. PHOTO KEYSTONE



Jean Borotra. PHOTO WIDE WORLD



René Lacoste. PHOTO WIDE WORLD



J. Brugnon. PHOTO DAILLY MIRROR

HUIT jours nous séparent du « challenge round » de la Coupe Davis (29, 30, 31 juillet). Une ombre profonde enveloppe encore la décision qui investira les titulaires français. Ajoutons — fait paradoxal ! —, que, si jamais, depuis de longues années, notre tennis n'a, dans l'ensemble, compté un tel nombre de vedettes, jamais, non plus, il faut l'avouer, notre « suprématie mondiale » n'a été à ce point menacée.

La formule Davis comporte quatre matches de simple et un de double. Chez nous, c'est le problème, cette année, de la désignation en simple, qui apparaît de loin le plus ardu.

Et pourtant, le premier de nos deux hommes est connu, archi-connu. Cochet était, cette saison, admirablement parti. Pas malade, comme l'an dernier ; pas « embêté », comme l'autre hiver. A Roland-Garros, fin mai, nous l'avons vu, sans coup férir, triompher de toutes les embûches. Oui, diable, mais quelques semaines plus tard, voilà qu'il trébuche, à Wimbledon, devant le Britannique Collins ; or son vainqueur ne va pas loin, tombe sous les coups américains. Cochet consent à jouer la Coupe de consolation. Il la gagne, non sans avoir été mis en danger par Kehrling. Impression d'ensemble : baisse de forme, et surtout de prestige, et de confiance. Toute la presse technique porte aux nues le jeune Américain Ellsworth Vines, en fait son vainqueur probable. En tout cas, le 10 juillet, nous venons de voir, dans France-Australie, l'officiel « champion du monde » — en simple, contre Hopman, et en mixte — au mieux de sa facilité, de son équilibre et de son « bonheur ». C'est toujours le chat, aux coups de patte, qui se joue de ses adversaires. Je ne dis pas que Vines, ce dogue, n'étranglera pas notre félin. En tout cas, le Lyonnais est là.

Cependant, quel second lui donner ? Il fut un temps où Brugnon arrivait délibérément en demi-finale des grandes épreuves. Le plus précieux joueur de double du monde ne semble plus à son affaire en simple. Il ne peut être question de lui. Féret, fin joueur et consciencieux, n'apparaît plus que comme champion de second plan. Boussus, battu à Wimbledon comme à Auteuil, a perdu apparemment sa chance de porter nos couleurs. Idem de Merlin qui, jusque-là — et depuis — s'était, s'est acquitté brillamment de tâches difficiles. Le garçon est tout jeune, dix-neuf ans ; il a le jeu le plus « spectaculaire », offensif, « culotté » de la bande. Futur Borotra, c'est possible ! Mais le futur ne suffit pas, ici.

Comme le choix se rétrécit. A vrai dire, le « dessus du panier » ne comporte même plus que deux noms : Marcel Bernard et Lacoste. Lacoste, ex-champion du monde, vainqueur légendaire de Tilden — mais retiré depuis trois ans des courts — a fait une belle rentrée aux championnats de France, à Roland-Garros. Seulement, il sort de « France-Australie » diminué, il faut l'avouer, écrasé par le subtil Hopman, également battu par Crawford (à vrai dire, le troisième joueur du monde). Le plus inquiétant, c'est qu'il s'est refusé à « forcer » ; on ne saurait dénombrer les balles après quoi il n'a pas couru. Fatigue, sagesse, plan arrêté ? Bien malin qui pourrait le dire ! Mais, à quinze jours de la Coupe, quand on joue un match en trois sets, il semble qu'on ait intérêt à aller friser ses limites. Si Lacoste les a frisées, le 8 et le 10, à Roland-Garros, le ciel nous garde de lui jeter la pierre ! Mais c'est qu'il n'est pas redevenu le rude lutteur qu'il nous faut.

Marcel Bernard, alors ? Dix-huit ans, bachelier d'hier. Ah ! le jeu pur, la technique racée. Et le brave gosse, si appliqué, volontaire, un courage du diable, le garçon qui a eu, devant Crawford, deux balles de match contre lui au second set, et a gagné ce set ! Le vainqueur, sous nos yeux, de Satah, le Japonais, de l'Irlandais Roggers ! Toutes les qualités, le « grand espoir » ! Cependant, nous dit la raison, dix-huit ans ! Une voix nous rappelle ses défaites : l'une, qui pèse lourd, du fait de Cochet : 6/1, 6/0, 6/4. Une autre, qui date d'hier — car Crawford l'a maîtrisé, au troisième set. S'il le faut, bien sûr, il est prêt ; nous sommes prêts. Mais... est-ce qu'il le faut ?

L'équipe des « quatre mousquetaires », l'équipe invincible, c'était, voyons, Lacoste, Cochet, Brugnon... et Borotra ! Borotra, le d'Artagnan moderne du court, l'homme qui a créé plus qu'une figure : un personnage, une tradition ? Qu'est devenu Borotra ?

Voici. Battu — par Austin et Perry — l'an dernier, aux matches de la Coupe, maltraité d'ailleurs par la presse — dont on aurait attendu mieux — sollicité plus que personne par ses affaires, le monde et le reste, Borotra a déclaré que les « simples » n'étaient plus son fait. Plus son fait ! C'est dire qu'il n'a joué, cette année, que pour s'amuser. Cet amusement l'a amené à gagner — sur Marcel Bernard — le championnat de France sur courts couverts, à aller battre, en Amérique, Sydney Wood et Maugin. Boudant les simples de Roland-Garros, il a joué ceux de Wimbledon, éliminant André Merlin, au premier tour, pour se faire la main. En fait, il a, au troisième, rencontré la « pelure d'orange » sous les traits de l'Espagnol Maïer. Mais, quelques jours plus tard, déchaîné, il se faisait acclamer en remportant le championnat de double, avec Brugnon.

Borotra ne veut plus jouer les simples. Il se réserve pour le double. Ce serait fort bien, ce serait parfait... ou ça l'aurait été, du moins, si nous avions vu, il y a huit jours, Lacoste redevenu Lacoste, ou Bernard vainqueur de Crawford... Aujourd'hui, on ne peut cacher le désarroi de nos compétences : l'un trop jeune, l'autre mal rétabli ; menace de défaite certaine. Avec Borotra — que Cochet suppléera aisément en double — c'est la porte rouverte à l'espoir. Sauf Tilden, nul Américain n'a battu le Basque dans la Coupe. Il peut jouer, cette année, détendu, sentant qu'on lui sera reconnaissant de tenter de sauver la mise française. Et tout ce qu'il y aurait de renversant, de pittoresque, d'exaltant dans sa rentrée de dernière heure, au fond, devrait aller l'atteindre et le toucher dans ses fibres secrètes. Mais osera-t-on aller le trouver ? Lui parlera-t-on comme il faudrait ?

Marcel BERGER.



Al Capone, empereur des gangsters
PHOTO WIDE WORLD

MEMOIRES D'UN GANGSTER

Au moment où l'Amérique paraît prête à abolir la loi de prohibition de l'alcool, Jack Bilbo, un des gardes du corps du plus célèbre des gangsters publie ses mémoires (Flammarion, éditeur). Il nous montre Al Capone en plein travail, dans toute sa gloire de gangster, commandant une véritable armée organisée, ayant à sa merci toute une presse et des membres de la police terrorisant une ville. Al Capone, dans un moment d'expansion, donne à ses collaborateurs son opinion sur Napoléon qu'il critique âprement et qu'il admire. Voici sa pensée nue, pittoresquement exprimée.

JE suis justement en train de lire là un livre sur Napoléon, continua Al Capone en s'adressant soudain à moi, il est d'un de tes compatriotes. On sait ces choses-là par cœur mais on les relit toujours avec plaisir. Je crois que nous nous serions parfaitement entendus, lui et moi, et même, si je l'avais servi personnellement, nous aurions pu faire de grandes choses ensemble. Il m'a appris bien des choses tant par ses qualités que par ses défauts. Surtout par ses défauts. Cet homme a, en effet, commis des bévues incroyables.

— Oui, des bévues énormes qui lui ont gâché toute son œuvre. Ce qui lui a manqué, c'est l'inflexibilité. Il a été faible à certains moments où un grand chef doit être absolument à la hauteur; par exemple, à la bataille d'Austerlitz. Une grande victoire, crois-tu? Une victoire colossale; mais, malheureusement, il l'a sabotée. Lis ceci : tu y verras, noir sur blanc, qu'il aurait pu, à ce moment, s'emparer de son principal ennemi, le tsar. Il l'a laissé s'échapper. Soit, il ne l'a pas laissé lui-même s'échapper, c'est un maréchal qui s'en est chargé, un de ces gueux qui, en retour, reçut du tsar une tabatière enrichie de diamants d'une valeur de 10.000 dollars. Et Napoléon toléra une chose pareille, et même il en félicita cet individu! Vois-tu, voilà ce que j'appelle une faute de tactique. Si le tsar était son principal ennemi, le devoir le plus sacré de Napoléon était de le réduire à l'impuissance, il se le devait à lui-même et à sa bande qui avait lié son sort au sien. Il me dirait maintenant : « J'ai été adroit, j'ai laissé échapper ce gaillard parce que je voulais en faire mon ami et ensuite le mettre dedans. » A d'autres! Napoléon a eu de nouveau un accès de sentimentalité. Je sais ce que c'est, car je suis Italien comme lui. La sentimentalité est le pire danger qui nous menace dans la vie. Il faut s'en affranchir, sinon l'on est perdu. Il vient un jour où notre faiblesse se retourne contre nous et provoque notre ruine. Napoléon était certainement un géant — aucun des hommes d'aujourd'hui n'est digne de lui dénouer les cordons de ses souliers. Mais ce géant, lui aussi, avait ses points faibles. Et sais-tu quel était le plus faible de tous? les hommes forts!

Al Capone éclata d'un rire bruyant.

— Il s'imaginait qu'il laissait le tsar s'échapper parce qu'il voulait s'en faire un ami. C'était une illusion qu'il se forgeait à lui-même. S'il lui a fait grâce, c'est parce que ce tsar était une grande perche au visage de catalogue de modes — tel qu'il plait à neuf femmes sur dix — et Alexandre lui faisait toucher terre des deux épaules au moment même où Napoléon s'encourageait généreusement à laisser fuir son adversaire. Retiens bien ceci, mon garçon : quand tu croiras avoir agi en gentleman, ton rival se dira que tu n'es qu'un homme faible. Il n'y a qu'une loi : quand tu auras empoigné ton ennemi à la gorge, serre bien. Napoléon avait saisi à la gorge ce sunny boy d'Alexandre et il n'a pas serré. Ce sont là des fautes que l'on ne nous pardonne jamais, entends-tu, jamais! Sept ans après, le sunny boy sort de ses sales déserts de glace et porte sa main ignoble à la gorge de Napoléon. Et que fait-il? Il serre. Et voilà! Ce salaud d'Alexandre a compris la loi de la vie que Napoléon, malgré tout son génie, n'a pas comprise : il n'y a pas de grâce, la grâce est une faiblesse.

Je ne reconnaissais plus Al Capone. Ses yeux flamboyaient, il agitait les bras en l'air en faisant de grands gestes. Mais soudain, comme s'il eût senti qu'il était allé trop loin, son visage reprit son expression ironique habituelle, et il poursuivit en baissant le ton :

— Il fut grand. Je n'en connais pas de plus grand. Mais c'était un tout petit homme, avec, il est vrai, une tête de statue. D'ailleurs sans sourcils ni cils. Il avait les yeux nus. Voilà ce qui faisait le regard fameux de Napoléon, qui vous pénétrait jusqu'au cœur et aux moelles, voilà ce qui reste de ce fameux regard quand on va au fond des choses. Mais un pareil homme n'est presque jamais dessiné à sa ressemblance. Par bonheur pour lui, ces punaises de photographes n'existaient pas encore, mais il faut bien qu'un jour le voile se déchire. La vérité se révèle au plus tard après la mort. Pour savoir quel corps misérable avait Napoléon, tu n'as qu'à consulter le procès-verbal d'autopsie de mon compatriote Antommarchi qui a vu son cadavre nu et en a fait la description. Un corps de jeune garçon, faible, fragile, efféminé, n'ayant atteint que la moitié de sa croissance. Et c'est ça qui a conquis le monde! Il l'a vraiment conquis parce qu'il avait la volonté ferme et ardente des Italiens, parce qu'il était rusé, parce qu'il les mettait tous dans sa poche et qu'il savait utiliser au mieux les événements, quoique, manifestement pas encore assez. Cela ne servit de rien : un conquérant du monde, quand il a une taille de 1 mètre 66, doit forcément être abaissé un jour par un homme qui a deux fois moins de jugeote, mais qui le dépasse de deux têtes. Ce petit Napoléon qui reste fidèle à ses amis et qui veut rallier à lui ses ennemis, voyez-vous, il est trahi sur toute la ligne. Trahi, berné, honni, pressuré, livré par ses amis qui reconnaissent sa loyauté par la perfidie, et par ses ennemis qui le méprisent parce qu'il veut être leur ami. Veux-tu que je te fasse voir le principal de ces traîtres?

Il ouvrit du premier coup le livre à la page voulue.

— C'est Murat. Ce n'était qu'un peu de boue avant que Napoléon le prit dans sa bande. Il lui jeta sa sœur au cou et quelques couronnes à la tête. En dernier lieu, il le fit roi de Naples. Il faut que tu saches ce que c'est que Naples. Le plus beau royaume du monde. La Sicile en fait partie. Napoléon l'a fait roi de Naples, ce misérable qui sue la vanité et la sottise par tous les pores, et comment en a-t-il été récompensé? Par un coup de poignard dans le dos. Murat s'est esquivé au moment du danger; il n'a pas tiré quand il le fallait; M. Murat regrette, M. Murat est indisponible. Tu voudrais savoir quel magistral coup de pied Napoléon a allongé à ce coquin? Ah, m...! Il lui a donné une accolade fraternelle. Rien qu'à cause de cela, je trouve qu'il a bien mérité de finir comme il l'a fait. Il faut connaître le monde quand on veut le conquérir, il faut le prendre comme il est, et non pas comme on voudrait qu'il fût.

— Ah, la chère famille! Ce cochon de Murat était aussi de la famille. Parenti-serpenti! (Les parents sont des serpents.) Napoléon le savait naturellement aussi. Mais pourquoi n'a-t-il pas traité sa famille comme j'ai traité la mienne? C'est que, dans tout Italien, le sens de la famille est diablement développé. Nous sommes parfois battus par les Yankees. Sont-ils plus malins que nous? Sont-ils plus forts que nous? Ils ont un avantage sur nous : ils ont moins que nous le sens de la famille. Je ne sais pas si je suis, sur ce point, déjà assez Américain pour pouvoir entièrement dompter l'Amérique.

Mais je ne suis de longtemps pas aussi naïf que Napoléon. Je ne me précipite pas à l'aveuglette au devant du malheur. Je sais que les frères et les sœurs, les cousins et les cousines sont notre côté faible que nos ennemis veulent atteindre. L'ennemi se trompe. Mon frère Frank a été tué lors de la prise de Cicero. C'était il y a trois ans. Répondez vous-mêmes : Ai-je, depuis, changé de tactique? Ils ne peuvent m'atteindre dans mes parents, je n'ai pas de père qui soit un imbécile, pas de frère qui soit un lâche, pas de beau-frère qui soit un coquin, pas de sœur qui soit une catin. Et surtout — Al Capone asséna sur la table un coup de poing qui fit cliqueter les cendriers — pas de femme qui soit une oie. Qu'avait-il besoin, ce petit homme, d'épouser Marie-Louise? Aussi vrai que je m'appelle Al Capone, je n'épouserai jamais une Vanderbilt, je vous le jure bien, mes garçons. Le grand mariage, c'est l'enlisement. Alors le géant devient petit. Napoléon voulait devenir « respectable ». Mes enfants, prenez-en de la graine : il voulut devenir respectable et il y comptait. Boys, promettez-moi que vous ne rechercherez jamais cette chose, la plus misérable du monde : la considération. Alors vous n'échouerez jamais à Ste-Hélène.

Il parcourut la chambre à grands pas :

— La faute de Napoléon a des racines plus profondes. Quand la blonde princesse fut là, il était déjà trop tard. Il aurait dû rejeter le titre d'empereur comme il faisait tomber d'une chiquenaude la prise de tabac égarée sur son gilet blanc. Nous ne sommes pas des empereurs. Les journalistes nous appellent ainsi parce que cela plaît au public, parce qu'ils sont payés pour ça, parce qu'il ne leur vient pas d'expression meilleure à l'esprit, parce qu'ils trouvent que ça sonne bien. Mais cela sonne déplorablement. L'empereur de la finance, l'empereur de Chine, quelles couleurs cela prend dans leur misérable petite imagination ! Soit, j'ai un trust, mais ce n'est pourtant pas un trust comme les leurs. Je ne veux pas être comme eux, sans cela je ne serais pas mieux qu'eux. Je les méprise.

Le boss se replongea dans ses réflexions, et parut oublier notre présence

Il s'assit à sa table en nous tournant le dos. Il tira de sa poche un petit crayon et se plongea dans ses comptes. Il calculait en italien. Il resta encore deux heures assis là sans relever la tête de dessus ses papiers.

JACK BILBO

Traduit de l'allemand par Charles Burghard.

Un Centenaire

LA VIE DOULOUREUSE DU ROI DE ROME

PAR PIERRE CHANLAINE



Le 17 février 1810 — trois jours après l'adhésion officielle de l'empereur François II au mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon Ier, empereur des Français, le comte Regnaud de Saint-Jean d'Angely, lisait au Sénat l'exposé des motifs du sénatus-consulte, qui réunissait à l'Empire les Etats pontificaux.

Il y était, à l'article 7, stipulé que l'héritier futur des trônes de Napoléon devait porter le titre et recevoir les honneurs de roi de Rome.

Jusque-là, le chef du Saint Empire Romain avait été, soit élu par la diète — jusqu'à Frédéric III — soit le chef de la maison des Habsbourg. Après Austerlitz, François II dut renoncer à ce privilège.

Si Napoléon avait choisi ce titre — qu'il préférait à celui d'empereur des Romains — c'était aussi bien pour étaler sa puissance que pour diminuer encore le prestige de la maison d'Autriche.

Aucun cabinet étranger ne protesta contre la décision qui transformait Rome en une ville de l'Empire. Napoléon était le maître du monde et tout s'inclinait devant lui.

Le 20 mars, à neuf heures du matin, le peuple de Paris fut secoué d'une allégresse folle, lorsque le vingt-deuxième coup de canon lui annonça que l'Empereur avait un fils.

L'enfant était venu au monde inanimé. Napoléon, qui le croyait mort, restait silencieux devant lui, ému par les souffrances de l'impératrice que les chirurgiens Dubois, Corvisart, Bourdier et Yvan, malgré toute leur science, n'arrivaient pas à calmer.

Soudain, l'enfant poussa un cri. L'Empereur, alors, dans un élan d'amour paternel irrésistible, alla l'embrasser. Puis il se plaça à une fenêtre des Tuileries, en écarta les rideaux et, en entendant les acclamations de son peuple, il ne put retenir ses larmes.

Le prince impérial fut ondoyé le même soir, à neuf heures, dans la chapelle du palais impérial.

Le baptême, en grande pompe, à Notre-Dame, n'eut lieu que le 9 juin. L'empereur d'Autriche, qui avait envoyé à Paris le comte Clary pour déposer, sur son berceau, le collier en diamants de tous les ordres autrichiens, s'était, comme parrain, fait représenter par le grand-duc Wurtzbourg. La marraine était « Madame Mère ».

L'enfant impérial, revêtu d'un manteau d'or tissé d'argent, doublé d'hermine, était porté par sa gouvernante Madame de Montesquiou.

Au moment où le cardinal Fesch, grand aumônier de la Cour, procédait à la cérémonie du baptême, le chef des hérauts d'armes s'avança au milieu du chœur et cria par trois fois, d'une voix puissante :

— Vive le Roi de Rome !

. . . .

L'enfant grandissait sous l'heureuse direction de Mme de Montesquiou qu'il préférait nettement à sa mère. Il avait parfois des colères que sa gouvernante réprimait vite, non par la violence, mais en s'en prenant à l'orgueil de son élève. L'Empereur prenait souvent son fils dans ses bras, s'amusant même parfois, lorsqu'il était à table, à lui barbouiller le visage avec la sauce de quelque plat.

Au moment de la retraite, après l'incendie de Moscou, la Prusse se joint à la Russie dans la lutte que ce pays soutient contre la France. L'Autriche refuse d'augmenter l'effectif de son contingent militaire. Metternich, après avoir été, vis-à-vis de Napoléon vainqueur, le plus plat des courtisans, redresse l'échine au moment où il le sent en difficultés.

Napoléon n'a plus la confiance de l'Armée, se ravise. Le 5, l'Empereur signe son abdication. Il a un moment l'envie de s'empoisonner.

— Laisser la France si petite, après l'avoir eue si grande ! s'écrie-t-il.

Mais il se ressaisit. Il accepte l'exil. Le 20 avril, il s'acheminait vers l'île d'Elbe.

Le 11 avril, un traité avait été passé à Fontainebleau entre les maréchaux, les ministres d'Autriche, de Russie et de Prusse, qui reconnaissait à Napoléon, en échange de sa renonciation à toute souveraineté sur la France et l'Italie, la propriété personnelle de l'île d'Elbe et deux millions de revenus. Les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, devaient revenir à Marie-Louise et, après sa mort, au roi de Rome.

Statue funéraire du duc de Reichstadt sur son lit de mort.



Napoléon et le roi de Rome, par Erich de Sox-deniers.

Le 26 mars, la question s'était posée de savoir si l'Impératrice et son fils devaient quitter Paris dont la capitulation était imminente ou y rester.

Or, Napoléon avait écrit à Joseph, le 8 février : « Je préférerais qu'on égorgeât mon fils plutôt que de le voir jamais élevé à Vienne comme prince autrichien. » Et le 16 mars : « Si l'ennemi s'avançait sur Paris avec des forces telles que toute résistance devienne impossible, faites partir dans la direction de la Loire la régente, mon fils, les grands dignitaires, les grands officiers, le baron de la Bouillerie... Ne quittez pas mon fils et rappelez-vous que je préférerais le voir dans la Seine plutôt qu'entre les mains des ennemis de la France. Le sort d'Astyanax, prisonnier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire. »

Il n'y avait pas à discuter un ordre aussi impératif. L'Impératrice quitta donc Paris le 29 mars au grand désespoir du roi de Rome qui voulait rester aux Tuileries, comme s'il avait eu la prescience de n'y revenir jamais. Il fallut que l'écuyer de service, M. de Canisy, le portât jusqu'à la voiture.

Marie-Louise est le 29 mars à Rambouillet, le 1er avril à Vendôme, le 2 à Blois. Le 7, elle apprend l'abdication de l'Empereur. Elle s'en étonne et manifeste le désir d'aller le rejoindre.

Le 9 avril, elle séjourne à Orléans. Le général Cambronne y arrive avec deux bataillons de la Garde pour la ramener à Fontainebleau. Trop tard ! Elle est déjà repartie pour Rambouillet.

Le 18 avril, son père, François II, vint l'y voir. Il lui demande d'aller passer quelque temps à Vienne, avec le jeune prince impérial, avant de rejoindre son mari à l'île d'Elbe. Les jours suivants, l'Impératrice reçoit la visite du tsar et celle du roi de Prusse. Le 23 avril enfin, cédant au désir paternel, elle quitte Rambouillet pour se diriger sur Vienne.

L'Impératrice arriva à Schœnbrün le 21 mai 1814.

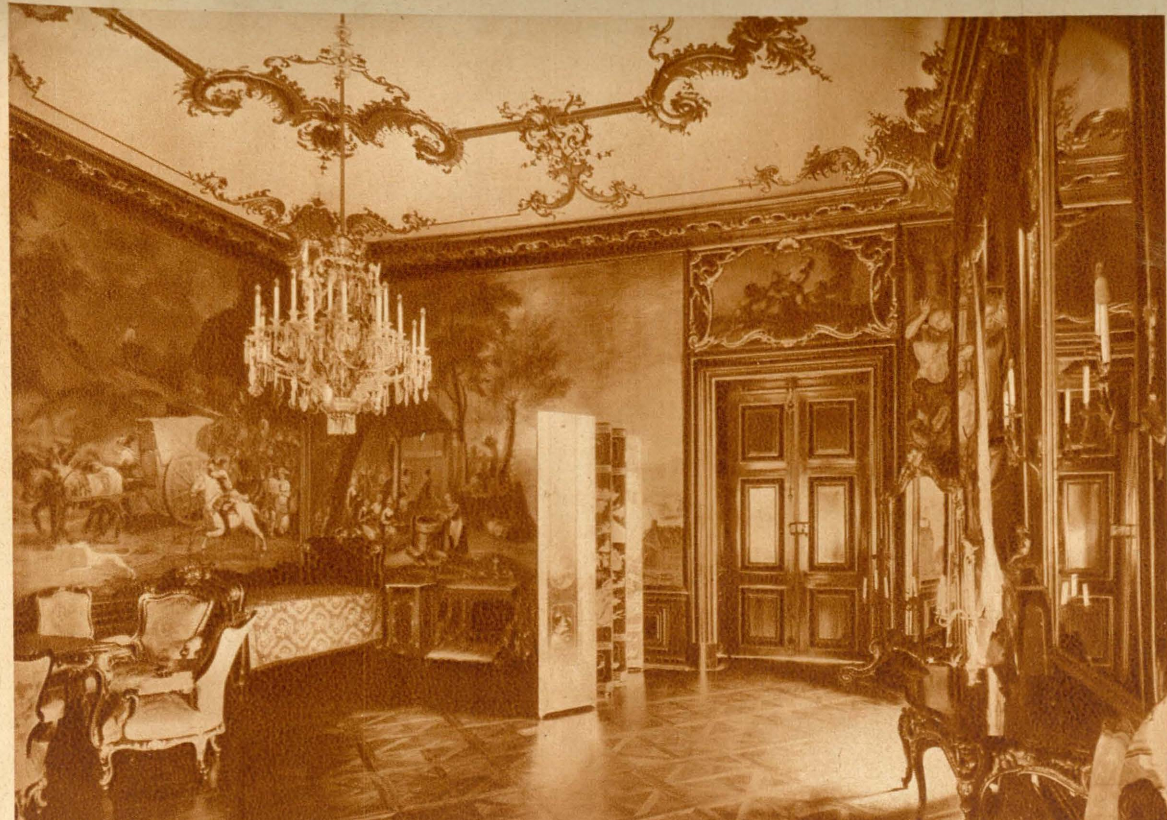
Comme au bout d'un mois elle commençait à s'y ennuyer, elle manifesta l'intention d'aller faire une cure à Aix. François II y consentit, à la double condition qu'elle laisserait son fils à Vienne et qu'elle prendrait avec elle une personne de son choix servant d'intermédiaire avec le cabinet autrichien. Metternich désigna, pour remplir ce rôle, le général comte de Neipperg avec qui l'ex-impératrice devait si lamentablement oublier ses devoirs d'épouse et de mère.

Elle avait cessé d'écrire à Napoléon qui s'inquiétait dans son exil de ne recevoir aucune nouvelle d'elle, ni de son fils, et qui, ne recevant pas les deux millions qui lui avaient été promis, par le traité du 11 avril, en était réduit à se faire tailler des effets dans les dessus de table à jeux.

Au moment où l'ex-impératrice rentra en Autriche, le Congrès de Vienne s'était ouvert. On y discutait du statut de l'Europe future. On revint sur les dispositions du traité du 11 avril en déclarant que, contrairement aux promesses antérieurement faites, le fils de l'Empereur des Français n'aurait pas, à la mort de sa mère, l'héritable des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Marie-Louise, d'ailleurs, ne songea même pas à protester.

C'est surtout la cynique violation des dispositions de ce traité du 11 avril qui poussa l'Empereur à revenir de l'île d'Elbe.

Marie-Louise, en apprenant le retour de son mari, déclare solennellement qu'elle est étrangère aux projets qu'il nourrit. Elle espère que cette lâcheté lui



La Chambre qu'occupa Napoléon Ier à Schœnbrunn et où devait mourir l'Aiglon prisonnier

permettra de conserver ses duchés, si péniblement acquis. François II qui n'ignore pas les relations intimes de sa fille avec Neipperg, nomme celui-ci maréchal de la Cour, dignité qui lui permet de monter dans le même carrosse que sa maitresse. Comme tout ce qui est nationalité Française est mal vu à la Cour de Vienne, on renvoie la gouvernante du prince impérial, Mme de Montesquiou. Cette femme admirable déplaisait à Metternich, parce qu'elle enseignait à l'enfant qu'elle avait la charge d'éduquer, le respect de son père.

Méneval, à ce moment, louait l'intelligence et l'esprit du roi de Rome. Il avait une chevelure blonde et bouclée naturellement, de beaux yeux bleus, des traits réguliers et fins. Grâce à Mme Soufflot, il savait ses premières lettres. L'aumônier de la légation française lui enseignait l'italien. Un valet de chambre lui parlait l'allemand qu'il ne s'assimilait qu'avec difficulté.

Napoléon réclame sa femme et son fils, en affirmant ses intentions pacifiques. On ne lui répond pas.

A ce moment, le jeune prince impérial faillit, une deuxième fois, être proclamé empereur des Français sous le nom de Napoléon II. Des conversations secrètes, qui eurent lieu, à Bâle, entre un envoyé de Metternich, le baron d'Œttenfels et Fleury de Chaboulon, dans des circonstances que la place me manque pour préciser, il résulte que les Alliés se seraient déclarés prêts à laisser subsister l'empire Français, avec le roi de Rome pour souverain, et Marie-Louise pour régente.

C'est alors la campagne de Belgique et le désastre de Waterloo. Le 22 juin, Napoléon abdique à nouveau, en proclamant son fils empereur des Français sous le nom de Napoléon II.

Le 29, l'Empereur part pour Rochefort. Le 30, le général Laguette-Mornay fait acclamer Napoléon II par l'unanimité de la Chambre des représentants, qui vote le 1er juillet une adresse appelant le jeune prince à la succession de son père.

Mais Fouché, sans cesse altéré d'intrigues et de marchandages, correspond en secret avec Louis XVIII et la Cour de Gand. Après le père, qui l'a comblé d'honneurs, il abandonne le fils.

Le 8 juillet, Louis XVIII rentrait aux Tuileries.

....

A la Cour d'Autriche, il n'était plus permis à l'ex-impératrice des Français de prendre d'autres titres que ceux d'archiduchesse d'Autriche et de duchesse de Parme. Pourtant, on lui laissait, par courtoisie, le titre de « Majesté ».

Mme Soufflot, sa fille Fanny et Mme Marchand, avaient dû quitter le prince impérial, dont l'éducation était confiée au comte Maurice de Dietrichstein et au capitaine Foresti. On lui avait enlevé son nom de Napoléon. On ne l'appelait plus que François-Joseph-Charles. Il n'était plus, à la Cour, que l' « archiduc » ou le « prince de Parme ».

Le 4 décembre 1817, le ministre d'Autriche à Paris fit, en présence du duc de Richelieu, des ambassadeurs d'Espagne et d'Angleterre, une déclaration qui commençait ainsi :

« S. M. l'Empereur croyant qu'il est dans l'intérêt général de fixer le sort du prince François-Charles, fils de S. M. l'archiduchesse Marie-Louise duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla, au moment où la succession de ces duchés... »

On lui donnait la possession des terres de Bohème connues sous le nom de bavaro-palatines, comme s'il avait été un enfant naturel, mais on se gardait bien de faire figurer dans l'acte qui lui en assurait la propriété le nom de son père.

Le 22 juillet — quatorze ans jour pour jour avant sa mort — l'Empereur d'Autriche lui conféra le titre de duc de Reichstadt avec les seigneuries de Tachlowitz, Kron-Porzitschen, Kasow, Ruppau, Ploskowitz, Buschtierad, etc. Cette fois, la volonté de Metternich était accomplie. Comme l'avait tant redouté son père, le roi de Rome était devenu un prince autrichien.

Le 5 mai 1821, l'Empereur mourait à Sainte-Hélène. Il lui laissait ses armes, l'épée d'Austerlitz, les vases sacrés de sa chapelle, son lit de camp, sa lunette de guerre, ses montres, ses médailles, son argenterie, ses selles et ses éperons, ses fusils de chasse, ses bibliothèques, ses cachets, le manteau bleu de Marengo, le grand collier de la Légion d'Honneur, le collier de la Toison d'Or, le glaive du premier Consul, l'épée du Sacre. Mais, pas d'argent. Il croyait honorer son unique héritier en montrant au monde qu'entré au pouvoir pauvre, il en était sorti pauvre.

Marie-Louise, bien qu'elle n'eut admis aucun Français sur ses territoires, bien qu'elle eut refusé en 1818 de recevoir le général Gourgaud qui voulait la supplier d'intercéder en faveur de l'illustre captif, bien



Le duc de Reichstadt, le petit François-Joseph et la princesse Karoline.

qu'elle n'eut pas accepté de recevoir Antomarchi qui lui apportait un moulage du masque de l'Empereur, pris sur son lit de mort, bien qu'elle se fut remariée morganatiquement avec Neipperg dont elle avait déjà un enfant, le prince de Montenuovo, n'en intervint pas moins pour tenter d'obtenir l'héritage des six millions que l'Empereur avait laissés en dépôt chez Laffitte au moment de son départ de Paris en 1815. Il fallut que Châteaubriand, qui était alors ministre des Affaires étrangères, invitât formellement M. de Metternich à faire comprendre à S. M. la duchesse de Parme que son insistance était déplacée.

En 1830, le duc de Reichstadt, qui avait dix-neuf ans, était major au régiment de Salins.

C'est vers cette époque qu'il fit la connaissance à Gratz, au cours d'un voyage entrepris avec son grand-père, du chevalier de Prokesch-Osten, qui devait devenir son ami le plus intime et le plus fidèle.

Metternich, d'ailleurs, s'en inquiéta au point qu'il refusa au duc de Reichstadt l'autorisation de nommer Prokesch à sa maison militaire.

Quand vint la chute de Charles X, on pensa que



Le duc de Reichstadt passant une revue militaire à Vienne, d'après une aquarelle de Höchle.



Portrait de l'impératrice Marie-Louise, d'après Kriehuber.
PHOTO MONDIAL PHOTO PRESSE

Le chancelier Metternich.

Les jardins du palais de Schœnbrunn.

son accession au trône de France présenterait pour la sécurité de l'Europe, plus de garanties que de dangers. A Paris, son effigie était partout. Le général Béliard, envoyé de Louis-Philippe à la Cour de Vienne, aurait même demandé à Metternich de laisser le fils de Napoléon prendre le pouvoir.

La réapparition du drapeau tricolore, avait, dans l'âme du peuple de France, exalté le souvenir de Bonaparte. Victor Hugo chantait l'épopée napoléonienne. Sur toutes les scènes parisiennes, l'ex-empereur paraissait dans une apothéose de gloire.

François II lui-même avait dit à son petit-fils :

« — Si le peuple Français te demandait et si les Alliés y consentaient, je ne m'opposerais pas à te voir monter sur le trône de France. »

Mais le chancelier d'Autriche, qui tenait à garder le duc de Reichstadt comme otage pour s'en servir au besoin comme d'une menace contre le gouvernement de Juillet opposa à ce projet un refus formel.

L'Italie se soulevait contre la domination autrichienne. Un gouvernement provisoire s'était établi à Bologne sous la direction du comte Pepoli, époux d'une fille de Murat. Le 19 février, l'émeute gagnait Parme et Marie-Louise en était réduite à se réfugier à Casal-Maggiore.

Le duc de Reichstadt exprima le désir d'aller au secours de sa mère. François II parut fort touché de cette intention. Metternich, cependant, refusa son consentement, parce qu'il redoutait que la seule apparition, en Italie, du fils de Napoléon, ne provoquât, en faveur de ce jeune prince, des manifestations enthousiastes.

Le duc pleura de rage et de douleur, lorsqu'on lui notifia le refus du chancelier. Il déclara en avoir assez de cette Cour d'Autriche où il n'était que prisonnier et manifesta à Prokesch l'intention de s'enfuir.

« J'avais le sentiment, a écrit celui-ci, que l'espèce de séquestration dans laquelle M. de Metternich tenait le duc, devait causer, à celui-ci, un chagrin décevant et mortel. »

Et, en effet, sa santé s'altéra rapidement. Colonel en second du régiment d'infanterie de Wasa, il fut pris subitement, en commandant ses troupes, d'une extinction de voix.

Peut-être une affection féminine eut-elle pu le sauver. Hélas ! Peu de femmes passèrent dans sa vie. La comtesse Camerata, fille d'Elisa Bacciochi, sœur de Napoléon, le rencontra un jour qu'il se rendait à Vienne chez d'Obenaus, un de ses précepteurs. Elle lui prit la main, la porta à ses lèvres et l'adjura de revenir en France reprendre la place de son père. Mais le Prince, qui jugeait sa cousine un peu exaltée, ne crut pas devoir répondre à ses avances. Il se borna à lui envoyer Prokesch pour lui demander quelques précisions sur les forces qui pourraient l'appuyer, au cas où il se déciderait. Elle se déclara incapable de les fournir, et ce fut tout.

On lui a attribué comme maîtresse Fanny Ellsler, très probablement parce qu'on avait vu entrer plusieurs fois chez cette danseuse un valet à la livrée du prince. En réalité, c'était Gentz, éperdûment amoureux d'elle, qui se servait de ce valet pour envoyer à son amie des billets d'amour. Fanny Ellsler a déclaré elle-même à ses intimes qu'elle n'avait jamais vu le fils de Napoléon.

Peut-être le duc aima-t-il en secret sa tante, l'archiduchesse Sophie, femme de l'archiduc François, second fils de l'empereur François II, et fille du roi de Bavière. Elle n'avait que six ans de plus que lui. C'est elle qui apaisa un peu, par l'affection tendre qu'elle ne cessa de lui témoigner, les souffrances de ses derniers moments. Des historiens ont prétendu que le fils de l'archiduchesse, qui devait être l'empereur François-Joseph d'Autriche, était né de ses amours avec le duc de Reichstadt. Rien n'autorise une semblable affirmation. Il semble, au contraire, que cette jeune femme se soit bornée à parfumer de son charme la vie douloureuse de son neveu et à le défendre de toute son âme généreuse contre la mort.

Au début d'avril 1832, le duc se trouvant mieux, se hasarda à sortir par un temps pluvieux et froid. Immédiatement, sa toux augmenta en fréquence et en intensité. Le général Kutschera, sous les ordres de qui il servait, et qui n'avait pas compris que la maladie de son subordonné était de celles qui ne pardonnent pas, émit un jour, avec une regrettable véhémence, l'opinion que le prince manquait d'énergie.

Ce fut, pour l'amour-propre de celui-ci une blessure cuisante. Il tint à honneur de prouver que cette appréciation n'était pas fondée et malgré les conseils de Malfatti, il sortit sans se préoccuper de l'heure et de la température.

Bientôt, une fluxion de poitrine se déclara. On le transporta à Schœnbrunn, dans la chambre même où Napoléon vainqueur, avait couché, avant Wagram. Le lendemain d'une promenade qu'il avait voulu faire à Laxenbourg, il se plaignit d'une douleur au côté droit et cracha le sang. L'archiduchesse Sophie qui était à nouveau enceinte, communia avec lui le 29 juin, en présence des membres de la famille impériale, après avoir pris toutes les précautions pour que le duc ne s'aperçût pas de la présence d'aucun étranger.

Le 24 juin, Marie-Louise, qui ne se décidait pas à quitter Parme, où elle donnait des bals et des fêtes de toutes sortes, bien qu'on l'eût prévenue de l'état de son fils, arriva à Schœnbrünn.

Le 21 juillet, les souffrances du duc devinrent plus vives. Pendant la nuit, il appela son père dans son délire et le lendemain matin, à cinq heures précises, il rendait le dernier soupir.

Au-dessus de son tombeau, dans la Kaisergruft, on lit : « A l'éternelle mémoire de Joseph-Charles-François, duc de Reichstadt, fils de Napoléon, empereur des Français, et de Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, né à Paris le 20 mars 1811. Dans son berceau, il fut salué du nom de roi de Rome. A la fleur de l'âge, doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, d'une stature élevée, d'un visage gracieux, particulièrement assidu aux exercices militaires, la phtisie le surprit et la plus triste mort l'enleva à Schœnnbrunn près de Vienne, dans le palais suburbain des Empereurs, le 22 juillet 1832. »

Dans cette inscription, on a rendu son père au jeune prince impérial et, renonçant à l'appeler Buonaparte comme au temps du Congrès de Vienne, on a fait mention de son titre d'Empereur des Français.

Pierre CHANLAINE.



Le tombeau de Joseph-Charles-François duc de Reichstadt et de son grand-père François I[er] d'Autriche dans la Kaisergruft à Vienne.



Madame Roland. COLLECTION MUSÉE GRAPHIQUE

de madame Roland à madame Curie

PAR

GEORGES BRUGUIER

Sénateur du Gard



Madame Curie. PHOTO WIDE WORLD

MON amical collègue M. Héry est un des pères conscrits du département des Deux-Sèvres. La commisison sénatoriale chargée d'examiner la proposition de loi tendant à accorder l'électorat et l'éligibilité aux femmes l'a désigné comme rapporteur lorsque, par un accident heureux, M. Marraud devint ministre de l'Instruction publique. Il a les robes en horreur. Chacun sa spécialité. On s'explique par là qu'il ait demandé, en des temps anciens, la suppression de l'ambassade française auprès du Vatican et que, dans les temps modernes, le suffragisme féminin n'ait pas, M. Duplantier mis hors concours, d'adversaire plus irréductible que lui.

Son implacable opposition aux revendications politiques de la meilleure moitié du genre humain participe d'un patriotisme négatif. Cela ne laisse point que d'être original de la part du glorieux tombeur de Tardieu. Le jour où le Sénat a fort civilement enterré pour de longs mois une réforme réalisée par les peuples les plus arriérés du monde, il a, l'éloquence aussi en bataille que le binocle et la lavallière, argumenté de telle sorte que je me suis permis de rectifier un certain nombre de ses assertions, dès qu'il m'eût cédé sa place toute chaude à la tribune.

M. Héry y était monté avec une matraque, tant il était résolu à en finir. Je n'y avais d'autre arme qu'une inoffensive pelote d'épingles. Mon prédécesseur avait déclaré sur un ton péremptoire que le sexe gracieux manquait de génies. Il me faut confesser avec humilité qu'à une époque où Mme Curie est l'un de nos plus grands savants, Mme Colette l'un de nos plus grands prosateurs et Mme de Noailles l'un de nos plus grands poètes, la réponse était plus facile que je n'osais l'espérer.

Mais si l'orgueil masculin du rapporteur lui interdit de croire qu'il y a des femmes de haute taille, sur le plan de l'intelligence, il le pousse à en chercher de petites et c'est, de préférence, hors de cette vallée de larmes qu'il choisit celles-ci. Ainsi nous furent présentées Marie-Antoinette, Eugénie de Montijo et Manon Roland, trio quelque peu disparate et inattendu. Je lui fis seulement observer que si l'épouse de Louis XVI et l'épouse de Napoléon III étaient nos contemporaines et si elles avaient conservé leur nationalité d'origine, elles voteraient l'une en Autriche et l'autre en Espagne. Le Sénat consentit à sourire. Quant à la belle Egérie des Girondins, il m'apparut que je devais rappeler à M. Héry, sans accentuer la note, que, peut-être, le réquisitoire de Danton était assez accablant pour sa mémoire. A ma surprise, Danton et M. Héry trouvèrent du renfort, et ce renfort vint de M. Barthou.

De Danton à M. Barthou, que je voyais bienveillamment attentif à son banc, une association d'idées n'avait rien d'arbitraire. Et encore moins, rien de désobligeant. L'actualité n'est pas affaire que de cinéma. Je le nommai en amateur conquis qui musarde volontiers aux éventaires des libraires. Le voici debout. Quelle promptitude dans le geste et quelle agilité dans la parole! Ce tableau de *Leurs Figures* me fascinait, tandis que le prestigieux *debater*, sûr de soi d'étonnante façon, s'exerçait à une de ces mises au point improvisées — où Aristide Briand atteignit la maîtrise souveraine — et qui, pour les vedettes des assemblées parlementaires, sont un pavois ou un écueil :

« Louis Barthou, ce Béarnais, en 1892, c'est un nouveau de la majorité, tout de suite familier avec les choses et les gens, énergique, de bonne humeur, net dans ses propos, avocassier dans ses démarches. »

Merci, ô lucide Barrès! Depuis que vous avez brossé cette scène, trente ans se sont écoulés. Trente ans ou la vie d'un homme d'Etat qui fut le joueur le plus comblé de sa génération. Si souvent ministre qu'interrogé à l'improviste sur la quantité et la qualité de ses portefeuilles, il se trouverait hésitant, président du Conseil, plénipotentiaire aux conférences de la Paix, M. Barthou, par un magnifique privilège de sa jeunesse persistante, c'est toujours un « nouveau de la majorité ». De cette majorité, contre les femmes, il entend être. Ce n'est pas sur ce point que son témoignage a été sollicité ou provoqué. N'importe. Il le fournit avec de la netteté dans les propos, et, pour que la ressemblance avec le portrait qu'a tracé de lui Barrès soit complète, il met de l'avocasserie dans sa démarche.

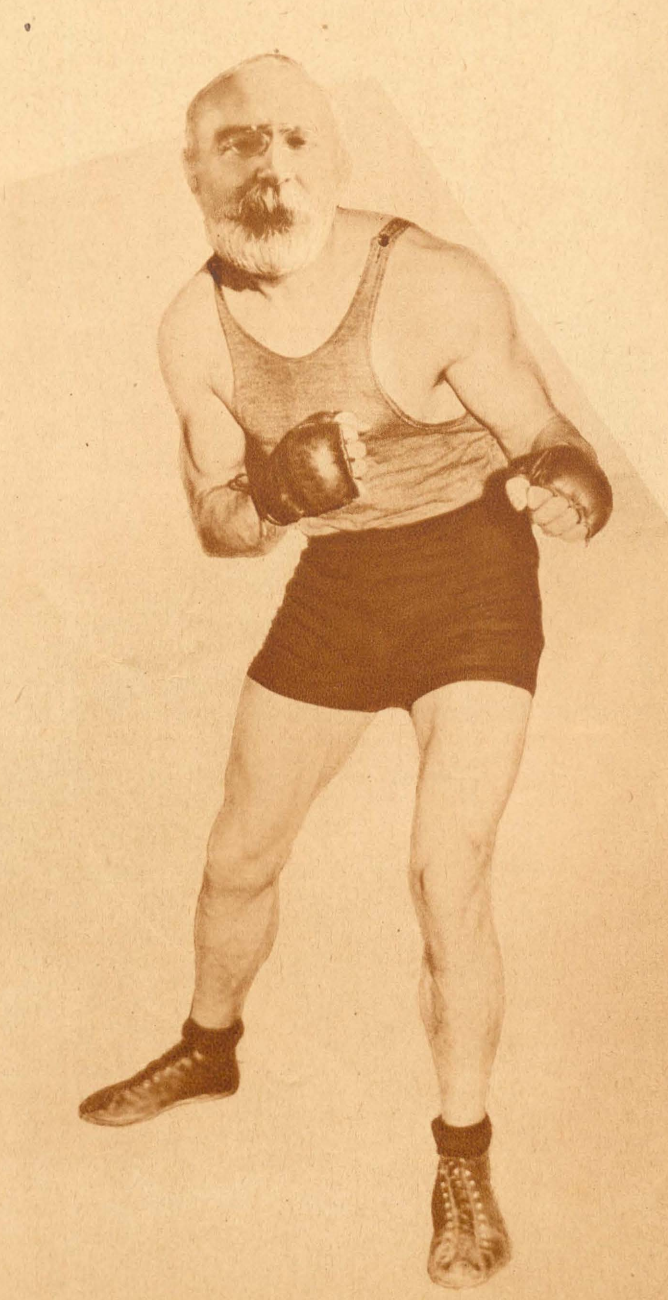
Que vite il ne s'occupe plus de Mme Roland! Liquidons-la en cinq secs. Est-ce que son compte ne sera pas réglé quand M. Barthou aura dit : « Elle s'est accablée elle-même » ? (*Officiel* du 7 juillet). Il l'avait qualifiée cependant, d' « admirable femme » (*Danton* par Louis Barthou, page 145). Il l'avait défendue contre Danton, qui « s'est laissé entraîner à railler une femme, et qui était absente » et il avait reproché à son héros : « cette faute de goût » qui « a été une faute de tactique » (page 193). Ne pouvais-je pas croire qu'il serait porté envers elle à plus d'indulgence?

M. Barthou a eu des échanges de vues sur le suffrage des femmes avec Mme Colette et avec Mme de Noailles et sa certitude est que toutes deux y sont hostiles. Habile diversion! Car je ne leur avais jamais prêté ni à l'une ni à l'autre des sentiments suffragistes. Il restait Mme Curie. Mon éminent collègue s'était ainsi exprimé à son sujet : « Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir sur cette question une conversation avec Mme Curie, mais je crois pouvoir vous assurer qu'elle n'a émis aucune opinion favorable au suffrage des femmes. » Mme Curie est, depuis, sortie de sa réserve. « Sans me prononcer sur les modalités de l'attribution des droits politiques aux femmes, a-t-elle écrit au président du Sénat le lendemain de mon cordial dialogue avec M. Barthou, je pense que le principe est essentiellement juste. » C'est une adhésion précieuse que la cause féministe vient de recevoir. Quoi de plus naturel que j'aie tenu à montrer qu'il en faut entièrement attribuer le mérite à M. Barthou?

Georges BRUGUIER.



Le match Barthou-Bruguier (à gauche) ou : " pour l'honneur de la femme ".



LE FILM DE LA SEMAINE



Le roi George a passé en revue la « home fleet » à Weymouth. Le roi passe devant la garde d'honneur, sur le « Nelson ». I. P. S.

Le prince de Galles va s'envoler du pont du porte-avion « Courageous » pendant la revue de Weymouth. WIDE WORLD



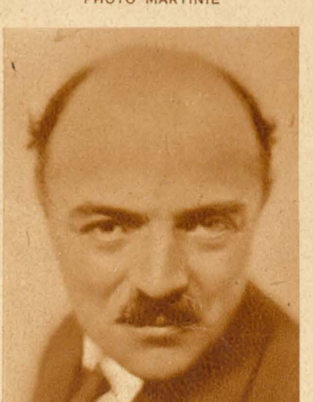
Le grand industriel tchécoslovaque, le « roi de la chaussure » Thomas Bata, s'est tué dans un accident d'avion. Les cercueils de Bata et de son pilote, devant l'hôtel de ville de Zlin. WIDE WORLD



Le mariage de l'enseigne de vaisseau Renaud avec Mlle Allegrini, fille du général Allegrini, à Beyrouth CHÉBAB



Notre collaborateur, M. Pierre Dominique, a été promu officier de la Légion d'honneur. PHOTO MARTINIE



Notre excellent confrère, rédacteur en chef de *Paris-Soir*, M. Elie Richard, est nommé chevalier de la Légion d'honneur. PH. MARTINIE



Miss Lena Madesin Phillips a présidé les assemblées du Conseil des présidentes de la Fédération Internationale des femmes de professions libérales et commerciales, à Paris.



Le Prix National de peinture a été décerné à M. Claude Foreau pour son tableau « Les vendanges ». PHOTO HENRI MANUEL



Aux éditions Montaigne notre collaborateur M. Georges Charensol fait paraître un nouveau livre : « Comment ils écrivent ». PHOTO MARTINIE

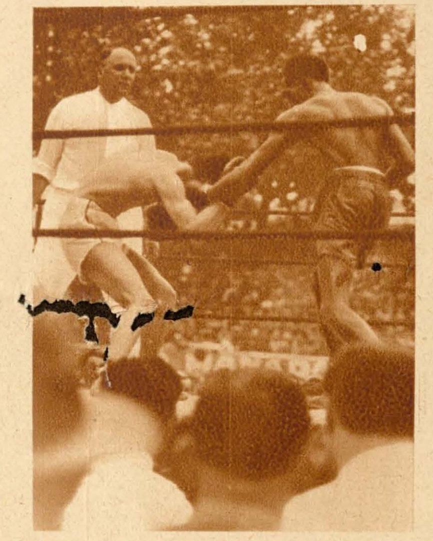
Les Saint-Cyriens ont fêté leur « triomphe » annuel, qui avait cette fois pour sujet la guerre de l'indépendance polonaise de 1830-31. La prise d'un fort polonais par les cosaques. WIDE WORLD



La première femme turque qui ait pris part à une course d'automobiles en Turquie, Samie Burkan Djahid Hanem. Elle s'est classée troisième. A droite, Soubhi Bey, gagnant de la course.



Après les 6 jours de marche hommes, les 6 jours de marche femmes ont eu lieu au Palais des Fêtes à Nice. Mistinguett a donné le départ. ARAX



Le match de boxe Al Brown-Kid Francis, a donné lieu à de violents incidents après la quinzième (dernière) reprise. Le match a été déclaré « sans décision ». HENRI MANUEL

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
Soc. An. "LES ILLUSTRÉS FRANÇAIS"
R. C. Seine 230.175 B — Chèques postaux Paris 1206-25
65-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléphone : Elysées 27-57-58

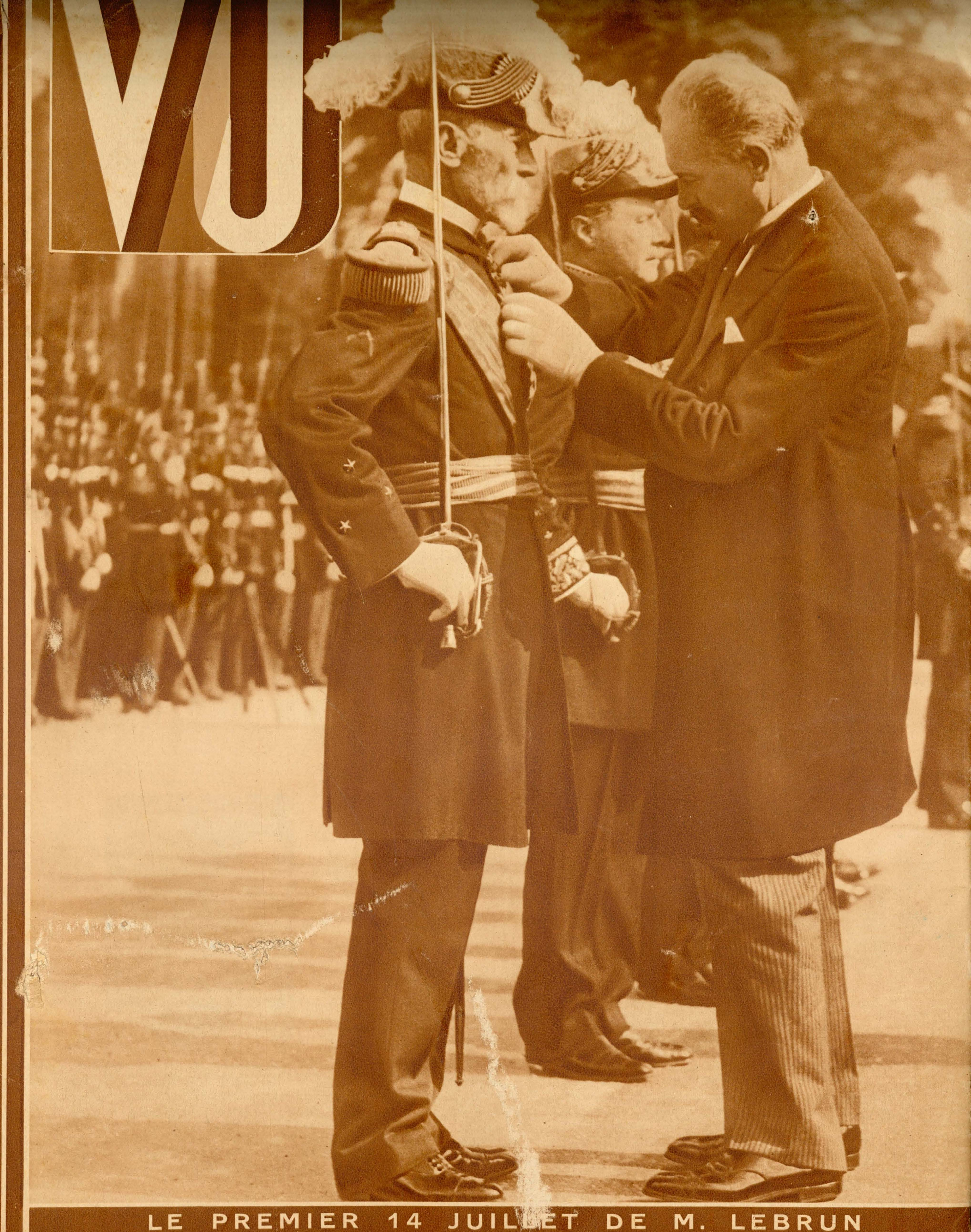
TARIF DES ABONNEMENTS :
FRANCE ET COLONIES : 3 mois. . . 28 fr. — 6 mois. . . 50 fr. — 1 an. . . 95 fr.
PAYS ETRANGERS : Pour les pays dont les noms suivent : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, Etats-Unis, Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois . . . . . . 40 francs. — 6 mois . . . . . . 74 francs. — 1 an . . . . . . 143 francs.
Et pour les autres pays : 3 mois . . . . 54 fr. — 6 mois . . . . 62 fr. — 1 an. . . . 119 fr.

SERVICE DE LA PUBLICITÉ
"DORLAND" PUBLICITÉ GÉNÉRALE
R. C. Seine 229.540 B
65-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléph : Elysées 92-86 à 92-89

Les manuscrits et les épreuves photographiques non utilisés ne sont pas rendus. Les négatifs et pellicules sont gardés pendant trois mois à la disposition des correspondants.

Le Directeur-Gérant : LUCIEN VOGEL

GRAV. ET IMP. DESFOSSÉS - NÉOGRAVURE
17, rue Fondary, Paris (XVe)



LE PREMIER 14 JUILLET DE M. LEBRUN

C'est sur l'Esplanade des Invalides qu'a eu lieu, cette année, la revue militaire. Avant la cérémonie, M. Albert Lebrun a remis un certain nombre de décorations. Le voici, devant le Petit Palais, décorant de la médaille militaire l'amiral Le Bris. Après quoi l'armée de Paris, que présentait le général Gouraud, défila devant le Président de la République et M. Paul-Boncour, ministre de la Guerre. PHOTO UNIVERSAL

65-67, Av. des Champs-Elysées
CHÈQUES POSTAUX PARIS 1206-25

Téléphone Elysées : 27-57-58
Adresse Télégraph. : VUJOUR 86